

INTRODUCTION

AUX ÉTUDES

RELIGIEUSES, SCIENTIFIQUES

ET SOCIALES

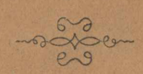
DES

ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS

PAR

ALP. CAHAGNET

Auteur des **Arcanes de la vie future dévoilés**, etc.

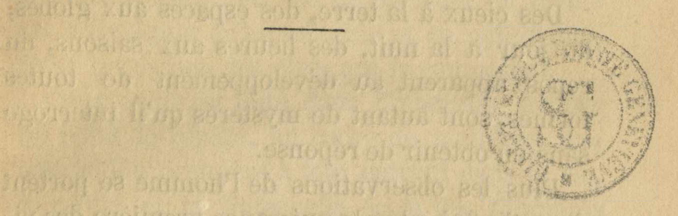




Cette publication, faite au nom et aux frais des ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS, se trouve chez l'Auteur, 10, route de Bezons, à Argenteuil, et chez GERMER BAILLIÈRE, libraire, 17, rue de l'École-de-Médecine, à Paris.

1866

PRÉFACE



Le premier des besoins de l'homme est de se rattacher à une pensée mère qui puisse alimenter en lui les vibrations de son intelligence : la succession, la manifestation et le classement de ses pensées.

Interroger le passé, le présent et l'avenir, est l'œuvre permanente de sa raison; le passé lui offre de particulier qu'il contient tous les germes du présent et de l'avenir, et lui prouve que les constituants, son globe, sont régis par des lois pleines d'harmonie et de sages combi-

naisons ; mais il lui prouve en même temps que les constituants, les assemblages des pensées des êtres, sont loin de présenter la même harmonie et la même sagesse.

L'appréciation précitée est la plus constante occupation des pensées de l'homme, disons-nous, en ce qu'elle le conduit à chercher en tout lieu et en tout point, la cause primordiale de la vibration de tout ce qui frappe ses yeux.

Des cieux à la terre, des espaces aux globes, du jour à la nuit, des heures aux saisons, du repos apparent au développement de toutes formes, sont autant de mystères qu'il interroge sans en obtenir de réponse.

Plus les observations de l'homme se portent dans l'infini, plus la puissance première des vibrations des créations qu'il y découvre semble s'éloigner de son esprit.

Plus les regards de l'homme se portent sur ce qui l'entoure et cherchent le point de départ, la puissance de jonction et les lois de ce qu'il observe, moins il est satisfait de son savoir.

Plus les combinaisons humaines préparent, assoient et forment les constituants de son avenir, plus elles sont déçues.

La première de ces études se traduit par le mot RELIGION.

La deuxième de ces études se nomme SCIENCE.

La troisième de ces études se nomme SOCIÉTÉ.

C'est cette trinité que nous désirons étudier et définir selon notre savoir présent, non à titre de fonder une religion nouvelle, une étude scientifique supérieure, ou des propositions sociales parfaites, mais à titre d'être en harmonie avec les études, les connaissances et les aspirations de notre siècle...; en vue de marcher du même pas en religion qu'en sciences et en nationalité, qu'en perfection des êtres qui la composent.

Cette étude est faite dans l'intention d'offrir un point de repère, un cadre de matières, une instruction première à tout entrant dans la vie, le cercle et la fraternelle école des Étudiants swedenborgiens.

Elle est, en même temps, une réponse claire et positive aux questions qui nous sont adressées sur ces propositions, depuis que nous avons ouvert à nouveau le grand-livre de l'Inconnu, connu sous les noms de spiritualisme, de phylosophie et de métaphysique.

Elle est un besoin de marquer notre place sur les bancs des étudiants libres, consciencieux et relevés de toute domination d'école de nos jours; de faire distinguer les Étudiants swedenborgiens de tous les groupes qui sont sortis de

leur sein, ou qui ont été éclairés par leurs enseignements datant déjà de 18 années...; de revendiquer enfin pour leur bibliothèque la préséance à la grande tribune de l'instruction spiritualiste du XIXe siècle.

Nous traiterons de toutes ces questions par demandes et par réponses, afin d'en mieux faciliter la compréhension et d'en rendre plus attrayante l'étude.

Puissent ceux qui adhèreront à nos propositions les garder avec soin, et les étendre autant que possible, afin d'offrir aux sociétés futures des moyens d'études plus libres et plus logiques à la fois que quantité d'autres de même ordre qui ne nous ont conduit qu'à l'esclavage et à l'ignorance dans lesquelles nous végétons de nos jours.

Qu'on ne nous confonde pas avec les Swedenborgiens qui font acte de foi, en général, aux propositions d'Emmanuel Swedenborg; nous étudions ces propositions et n'en acceptons que ce qui convient à notre raison. Nous n'étudions que celles spiritualistes, philosophiques, et non celles théologiques que Swedenborg a reconnu lui-même être entachées d'erreurs. Nous n'en sommes encore qu'à l'abrégé de son Traité *du Ciel et de l'Enfer*, que nous avons publié selon ce que nous en acceptons.

Après avoir, pendant près de vingt années, appelé le public à vérifier les faits les plus concluants se rapportant à nos études; après les avoir consignés dans plus de vingt volumes; après les avoir vu traduits et reproduits par les nations les plus scientifiques, nous n'avons pas cru devoir continuer ces démonstrations, ni trop émerveiller des intelligences, assez faibles pour confondre le faux avec le vrai, la métaphysique avec la physique, le réel avec le factice, l'œuvre divine avec l'œuvre humaine. Nous avons laissé ce rôle à l'orgueilleux qui se place sur des *tréteaux* et attend les bravos de la foule, trompée par ses moyens trompeurs.

Nous avons désiré mieux connaître et expliquer comment l'inconnu et l'inexplicable, à première vue, peuvent être connus et expliqués. Nous avons alors fermé momentanément notre cabinet d'études pratiques pour passer dans celui des études théoriques.

Nous avons laissé la foule devant ses idoles merveilleuses, et nous entrons en étude avec les penseurs les plus accrédités de notre siècle. Nous laisssons les autels pour la chaire du libre enseignement et la dépendance envers les grands maîtres, pour vérifier leurs propositions. Nous désirons enfin ne pas être, — en qualité de phy-

losophe, — confondu avec Diogène; — en qualité d'homme religieux, ne pas être confondu avec Ignace de Loyola; — en qualité de spiritualiste, ne pas être confondu avec les légistes divins; — en qualité d'étudiant, ne pas être confondu avec les diplômés. Nous nous déclarons amis de la sincérité, de la *liberté* et de la fraternité dans nos rapports sociaux. Ami des manipulations, du laboratoire et de la méthode dans nos études, nous sommes surtout *très-éloigné* de tout ce qui sent la fainéantise de l'esprit, la crédulité de l'intelligence et l'obscurantisme imposé aux hommes par les puissants de la terre.

Nous n'avons pu, jusqu'à ce jour, être pris en considération par la presse scientifique; nous ne nous en plaignons pas. Nous n'avons pu que par correspondance intime recevoir l'approbation des plus élevées notabilités; mais nous n'avons été soutenu par aucune d'elles publiquement. Nous avons été encouragé par bon nombre d'étudiants; mais livré par tous à nos propres ressources, nous attendons du temps plus de justice et plus d'appui.

Nous regrettons seulement d'être confondu, en nos jours, avec tous ces fondateurs d'autels nouveaux ou tous ces exploiteurs de la confiance

publique, qui ont éloigné de nos études les hommes honnêtes, sages et bien pensants de la presse libérale. Nous regrettons de nous voir confondu avec les enthousiastes qui, éblouis par une étincelle, en font un incendie, ou avec ces intelligences, confiantes et faibles, qui voient une mer dans une mare d'eau.

Introducteur aux manifestations spirituelles de nos temps, nous avons été, comme tout rénovateur et libre observateur, foulé, méconnu, dépassé par la passion, l'orgueil et l'ingratitude. Nous n'en accusons personne, mais nous regrettons de connaître ces travers de l'esprit humain.

ALP. CAHAGNET.

INTRODUCTION

AUX ÉTUDES

RELIGIEUSES, SCIENTIFIQUES

ET SOCIALES

DES ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS

ÉTUDE RELIGIEUSE

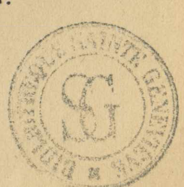
D. — Que doit-on entendre par le mot religion?

R. — Étudier, admirer et respecter la cause première de toutes les fractions de l'univers.

D. — Quel nom doit-on donner à cette cause première?

R. — Tous les noms conventionnels donnés jusqu'à ce jour à cette cause, sont bons ; mais celui de *puissance première* est moins sujet à contestation et plus en rapport avec les savoirs scientifiques de nos temps.

D. — Comment définir, quelle forme, quelle préexistence, et sur-existence doit-on accorder à cette *puissance première ?*



R. — Une puissance première ne peut être définie par une puissance secondaire ; aucune forme ne peut être assignée a qui les a toutes créées et les contient toutes... La préexistence d'une puissance première est un non-sens, puisque cette puissance est la première... Sa sur-existence est cautionnée par la conservation intégrale de toutes les parties de ses œuvres.

D. — Cette puissance première a-t-elle un siége d'action spécial, un Être distancé de ses œuvres, un moyen moteur particulier inhérent à son Être.

R. — Le siége d'action de la puissance première est dans toutes les fractions de ses œuvres... Son *forum* de pensées motrices est trop au-dessus des facultés de notre intelligence pour être compris par elle et placé à quelque point que ce soit.

D. — De quoi cette puissance première a-t-elle formé tout ce que nous voyons ?

R. — De ce dont nous formons nous-même tout ce qui nous plaît de créer.

D. — Nous nous servons en premier lieu de nos pensées ; puis en second lieu des substances que nous trouvons toutes préparées à cet effet.

R. — Il est à présumer que la puissance première a, comme nous, pensé en premier lieu, à ce qu'elle voulait créer, et qu'elle a assemblé ses moyens de produire comme nous les voyons, de manière à former les productions des trois règnes.

D. — Cet assemblage a-t-il été spontané ou successivement, comme le prétendent nos savants naturalistes en nos jours ?

R. — Cet assemblage a dû être successif, comme nous voyons les fibrilles ligneuses former les arbres, les sels former les métaux, et l'homme former les nationalités. Les constituants premiers de ces créations étant les pensées de la puissance première, ces pensées ont dû être aussi spontanées que le sont les nôtres, créatrices des choses de nos besoins.

D. — De cette manière, vous admettez que la substance première de toutes choses se trouvant en état de division en premier lieu, est préexistante à toutes les formes matérielles qu'elle crée par son agrégation. Qu'à l'état de pensée elle se trouve créée spontanément, et qu'à l'état de matière elle se trouve créée successivement ?

R. — Nous ne pouvons affirmer la spontanéité générale dans toute l'acception de ce mot, en ce que tout ce que nous voyons aurait été créé d'un seul bloc sans divisions préméditées ; bloc qu'il aurait toujours fallu diviser ultérieurement pour produire ce que nous apprécions ; mais nous préférons employer le mot instantané que celui spontané qui renferme trop d'inconnu. Celui instantané offre moins de négation, de succession dans les pensées de la puissance première : tout ce que voient nos yeux nous commande de croire à cette succession.

D. — Cette puissance première a-t-elle tout créé, ou crée-t-elle encore ?

R. — Nous pouvons affirmer que ce que nous voyons est préexistant à son apparition terrestre ; mais nous ne pouvons pas certifier qu'il n'y ait pas

une succession éternelle dans les créations de la puissance première.

D. — Où est placé le magasin des productions matérielles futures de la puissance première.

R. — Dans la substance même de cette matière.

D. — Quel temps, par rapport à nos moyens conventionnels de le diviser, pouvons-nous assigner au premier agrégat des pensées de la puissance première ?

R. — Celui que nous-même nous accordons à nos manifestations... La partie ne pouvant pas plus connaître ses propres dates que celles du tout, il est prudent de répondre à cette question par ces mots... (*ce temps est de toute éternité!*)

D. — La puissance première est-elle libre de ses pensées, et peut-elle, à son gré, les modifier, les étendre, ou en suspendre le cours ?

R. — Notre raison nous porte à croire que la puissance première est *libre;* mais en raison de ce qu'elle s'impose, elle devient aussi esclave que libre.

Nous ignorons si elle peut modifier ou suspendre le cours de ses pensées, tout nous porte à admettre, qu'étant la perfection même, elle ne peut modifier ses pensées ; et qu'étant la vie même, elle ne peut cesser d'être, ce qui adviendrait du jour où elle suspendrait le cours de ses pensées.

D. — Vous dites que la puissance première est libre et esclave, je ne comprends pas cette proposition.

R. — Nous admettons ces deux états contraires, en

ce que créant un globe (par exemple) pour qu'il baigne dans les espaces, la puissance première s'engage à le laisser baigner le temps qu'elle lui a accordé de le faire. Tout engagement de ce genre constitue l'impossibilité de ne pas le remplir. Qui s'engage (selon notre raisonnement), n'est pas libre de ne pas être engagé.

D. — De cette proposition découle naturellement la dépendance, la gêne, le regret quelquefois d'être ainsi engagé, par conséquent la souffrance et le mal?

R. — Ce qui pour l'homme paraît être ou est une dépendance et une souffrance en vue du désordre et de l'incertitude qu'il éprouve dans l'assemblage de ses pensées, peut bien pour une puissance toute d'ordre et d'harmonie n'être qu'une des phases de son bien-être, de ses désirs et de ses bonheurs... L'esclavage que s'impose un architecte de laisser habiter la maison qu'il a bâtie dans l'intention d'en laisser jouir chacun selon son goût, est moins pénible pour lui que celui que nous sentons de laisser jouir des nôtres ceux auxquels nous louons un abri en vue d'un intérêt quelconque.

D. — La puissance première se manifeste-elle, ou se fait-elle représenter parmi nous à des intervalles voulus *sous notre forme*, ou par des révélations surnaturelles au moyen de voyants, de prophètes, etc., comme l'affirment les religions?

R. — Si la puissance première faisait ces choses, ce serait dans le but d'éclairer et de perfectionner les hommes; par conséquent elle serait toujours

accusée de le faire trop tard pour ceux qui ne sont plus parmi nous, et prouverait en plus une imperfection première de son œuvre, ou elle le ferait pour se faire élever des autels, exiger des prières et des louanges; ce qui la ferait accuser d'égoïsme et d'orgueil.

La puissance première est assez représentée à nos yeux, par la grandeur et la division de ses œuvres, sans condescendre au triste rôle de touriste en habit d'homme sur ses globes.

La puissance première est trop au-dessus des louanges humaines pour exiger des autels de ses créatures.

D. — Mais à quoi se réduit la vraie religion?

R. — Je vous le répète, dans l'étude et l'admiration des œuvres de la puissance première, qui admire, remercie et prie. Ne confondez pas les spéculations prétendues religieuses avec la vraie religion; les premières n'adorent que ce qui leur rapporte honneur et profit, quand la vraie religion n'encense que ce qui mérite de l'être.

D. — Doit-on prier, demander quelque chose à la puissance première?

R. — Oui, de disposer avec sagesse et harmonie de la liberté qu'elle nous accorde dans le classement de certains groupes de pensées et la manifestation de certaines actions.

D. — Il ne faut pas lui demander autre chose?

R. — Tout ce qui nous est nécessaire de posséder est inscrit sur notre passeport terrestre; il ne s'agit

que de l'acquérir par les moyens commis à cet effet. Ces moyens sont l'*intelligence*, le *travail* et l'*honnêteté!*

D. — Qui a inscrit ces choses sur ce passeport ?

R. — La puissance première a écrit toutes celles qui cautionnent la conservation de l'espèce humaine, et l'homme écrit toutes celles des contrastes qui forment son éducation ; une affirmation plus positive et plus détaillée sur cette question, n'est pas du ressort de notre intelligence terrestre ; elle renferme les grandes solutions de libre et de non libre arbitre... Des causes antérieures et des causes ultérieures des lois les plus compliquées de notre existence, et des ténèbres les plus épaisses de notre ignorance ; elle conduit juste à tout ce que nous voyons en nos jours... Autels chargés de dieux... Lois au jour le jour... Gouvernés voulant être gouvernants... Savants se niant leur science réciproquement.

D. — A-t-on quelques devoirs principaux à remplir envers la puissance première ? quels sont-ils ?

R. — Oui, ces devoirs sont de cultiver la justice par-dessus toutes choses. D'aimer les êtres en général ; de respecter les droits de tous, et d'aspirer à ne s'accuser soi-même d'aucune mauvaise action.

D. — Connaît-on la nature substantielle de la puissance première ?

R. — On s'en fait une idée par celle de ses œuvres.

D. — Quelle est cette substance ?

R. — La lumière.

D. — Mais à l'état matériel qu'est cette substance?

R. — De la lumière condensée enfantant ce que nous voyons, lumière et ténèbres, forme et ombre, étendue et limite. Généralement toutes les dualités contraires que nous remarquons dans notre existence et dans les productions terrestres.

D. — Dans l'état préexistant à l'état matériel ; état que nous sommes convenus de nommer spirituel ; est-ce que ces choses n'existent pas de la même manière ?

R. — Non et oui, selon les aspirations des êtres. Les formes dans cet état n'ayant d'opacités que celles nécessaires à leur dessein ; mais étant transpercibles en tous les sens par l'optique humain, n'offrent ni lumières ni ténèbres absolues ; elles sont vues et touchées par des sens en rapport avec cet état, par conséquent n'exigent pas les immenses divisions des dualités terrestres... Divisions entendues par toutes celles se rapportant aux pénibles phases de cette existence.

D. — Je ne comprends pas bien cette définition.

R. — L'état spirituel, étant un état non soumis aux lois des espaces et du temps, à des atmosphères chargées de nuages, ou réfléchissant l'ombre des globes ; ombres qui enfantent le jour et les ténèbres... N'étant pas divisés en saisons qui contiennent le froid et le chaud, le zéphyr et la tempête, l'être n'y éprouve pas d'appétits de l'ordre de ceux matériels, et par conséquent la dépendance de les satisfaire : des besoins et des douleurs d'y répondre, des amours et des déceptions, des crimes et des répressions, etc., etc.

Vous comprenez que ces dualités du domaine terrestre, n'étant et ne pouvant être dans un état dont elles sont éloignées, il n'existe pour l'état spirituel que celles nécessaires aux affirmations des choses de cet état.

D. — Est-ce que vous rayez le nom de Dieu de vos propositions ?

R. — Oui, pour tous ceux qui dans ce nom veulent voir un être semblable à eux, un être portant une forme, agité de passions, liant commerce d'autels avec les hommes ; puis, pour les argumentateurs sur toutes choses, en ce que ce nom personnifie trop un être qu'on veut à toutes fins définir ou nier, le nom de *puissance première*, donne moins de prises à l'argumentation, il paralyse cette discussion passionnée qui fait peu d'honneur à l'esprit humain, et qui invite à discréditer cette puissance première aux yeux des libres penseurs ; nous n'en acceptons pas moins tous les noms qu'il plaît à l'humanité de donner à cette puissance.

D. — Les livres religieux et philosophiques les plus anciens qui ont traité de la question de la création de la matière, n'en traitent pas comme vous en traitez... Buffon et les plus grands naturalistes de nos temps, ne sont pas plus d'accord avec vous que les premiers. Ceux-ci admettent en premier lieu un cahos universel sur lequel plane l'esprit créateur, ils divisent en périodes la création, et n'admettent que la terre que nous habitons comme étant peuplée d'hommes.

Les derniers admettent une espèce d'univers en combustion, enfantant naturellement des scories, formant ce que nous nommons les globes, et ceux-ci s'impressionnant les uns les autres au moyen de rayonnements sous la forme de sphères, de manière à mouvoir le tout par un mouvement collectif : mouvement qui par son ensemble d'évolutions enfante l'harmonie que nous remarquons entre eux. Vous voyez donc que vos propositions sur cette importante question ne sont pas d'accord avec celles précitées.

R. — Sans vouloir faire prévaloir *à priori* nos propositions sur celles que vous nous exposez; nous désirons seulement appuyer les nôtres sur des appréciations recevables... Nous désirons qu'elles ne laissent à demander que ce qu'elles ne se chargent pas d'expliquer, mais qu'elles expliquent ce qu'elles proposent.

Pourquoi la première proposition que vous nous présentez n'a-t-elle pas satisfait les libres penseurs de l'ordre de ceux que vous nous citez?

Parce qu'il est très-difficile à l'homme de se rendre compte d'un chaos préexistant à la matière, et d'un esprit créateur, séparé et dominant ce cahos... On s'est demandé dans quoi était ce chaos? dans quoi était l'esprit créateur qui planait sur lui? on s'est demandé en plus qui avait créé ce chaos? de quelle substance était-il composé? que contenait-il en lui? on s'est dit, un esprit créateur distancé de ce tout formant un cahos, sont bien deux créations qui exigent des créateurs préexistants, auxquels ils

doivent d'être ce qu'ils sont ? loin d'expliquer clairement la création par ces propositions, on a doublé par elles l'explication à donner... Un esprit créateur tirant en plus toutes choses de ce chaos, nous prouve que toutes choses pouvaient être cahos et qu'elles préexistaient à leur sortie du chaos puisqu'on les en tire... Pourquoi les avoir placées dans cet état ? qui les y avait placées ?

Les philosophes modernes répondant ainsi à ces questions par les propositions que vous venez de nous citer, et croyant être plus clairs dans leurs démonstrations, n'en proposent pas moins une histoire archéologique des plus contestables ; Buffon pris pour exemple, propose une semblable création pour tous les globes que celle qu'il propose pour notre terre ; création qu'il explique comme étant le résultat d'un noyau enflammé, nous ne savons par qui, sortant nous ne savons d'où... C'est-à-dire devant sortir d'un globe plus fort qui a dû éclater comme le pourrait faire un creuset dans lequel une matière vitrescible serait en fusion ; et de là enfanter le système planétaire de notre position céleste ; système composé d'autant d'éclats ou de lots de cette substance enflammée du premier globe en fusion ; lots nommés globes à leur tour. Ces globes se sont juste arrêtés dans les espaces où les voient nos yeux, pour y fonctionner comme ils y fonctionnent.

Par cette explication, nous restons devant des espaces créés par nous ne savons qui, contenant des globes susceptibles d'explosion, comme Celui qui a

créé notre terre ; sans savoir à qui ces globes explosibles doivent l'existence, et de quoi ils sont composés ?

Nous restons en plus devant des espaces composés d'une substance vaporeuse susceptible de condensation, au point d'éteindre à la longue, sous forme d'eau, les éclats enflammés du globe précité.

Buffon n'admet pas moins de 25 à 35 mille années avant que la première croûte de ce morceau de feu soit formée, et le même nombre d'années avant que les règnes minéral et végétal en aient pris possession. Un ouvrage célèbre en nos jours, en Allemagne, par ses propositions athéistes, sous le titre de *Force et matière*, accorde à ces périodes d'années un total autrement étendu.

Ces propositions ne nous laissent pas moins à connaître qui a créé les germes, les existences et les formes des choses de ces globes ?... Il est vrai que d'autres philosophes en guerre ouverte contre l'idée d'un être créateur, préexistant à toutes choses, nous disent que celles-ci se sont produites d'elles-mêmes, et qu'il n'y avait avant elles qu'une force et qu'une substance; force et substance que demandait le grand Descartes pour produire le monde. Nous demandons qu'est cette force?... qu'est cette substance ?... On nous répond c'est une force agissante et une substance plastique susceptible de dessiner des formes !... Nous demandons à nouveau, si cette force agissante le fait par la puissance d'un *pensorum* à elle, en vue d'une harmonie de rapports à elle, en vue d'une conser-

vation intégrale des formes qu'elle produit de compte à demi avec la substance plastique en question ?

On ne sait quoi nous répondre ; car, admettre qu'un éléphant ou un ciron peuvent se créer d'eux-mêmes, c'est admettre que le chardon comme la rose ont les mêmes facultés. C'est admettre que les globes et les espaces ont eu les mêmes pouvoirs ; mais il reste à demander pourquoi tant de millions de formes animées se sont produites, se succèdent et ne se produisent plus tout en se conservant à l'infini ; sous tant de transformations diverses, au moyen d'une même substance, ne légitimeraient-elles pas une volonté de plus, qui serait celle de la puissance première dont nous parlons? D'un Dieu, d'un créateur enfin bien plus digne de la confection de cette œuvre, si sublime de grandeur, de rapports et de durée, que tous ces êtres ne faisant pas que de se créer eux-mêmes, mais créant jusqu'à leurs pensées, et surtout le concours prêté par chacun d'eux à la grande existence du tout?... C'est à dresser un autel devant un chiendent, n'osant se couronner soi-même du diadème divin ! Fort heureusement que ces savants ont besoin de la force et de la substance demandées par Descartes pour construire leur univers. Buffon (que du reste, nous tenons pour une des plus vastes intelligences qui ont paru sur la terre), ne nous explique la nature première de notre terre que sous le nom d'un foyer incandescent, éteint par une longue suite d'années au moyen de condensations pluviales. La deuxième dénomination qu'il donne à la terre, est

celle d'une matière vitrescible; en ce qu'en nos jours on est parvenu par les différents foyers chimiques que l'homme possède à réduire toutes substances matérielles en verre : Buffon admet que le refroidissement de cette boule de feu a dû enfanter des renflements et des cavités, que nous nommons montagnes et vallées, des creux formant le lit des mers et des rivières; mais, nous le répétons, il ne dit quoi que ce soit de l'existence animée de cette matière vitrescible, de quelle manière les règnes se sont produits avec leurs divisions infinies?... que sont les sphères des globes, les éléments, les espaces, etc.? Et cependant il dit « que jusqu'au grain de sable est animé. » Buffon, en homme assez humble (quoique vraiment savant) pour ne pas rougir de devoir l'existence à un créateur, admet ailleurs ce créateur : s'étant réservé le gouvernement des mondes, et ayant commis la nature, ou les espaces *animés* à la formation et à l'entretien des créations matérielles. Cette partie du système de Buffon est plus recevable que la première et infiniment supérieure, — selon nous, — au système de procréation individuelle. Seulement que ce système confirme celui des cabalistes, objet de la dérision des savants en nos jours : en ce que, confiner toutes les choses de la création matérielle dans cette boule de feu, qui en serait le premier contenant, ou les faire résider dans les espaces, qui ne sont connus que sous le nom d'air, c'est les placer dans un de ces deux éléments primordiaux; c'est ce que disaient les cabalistes, qui peuplaient les eaux ainsi que la terre

d'êtres de tous règnes et de toutes espèces. Veuillons récuser ces propositions, nous ne saurons quel genre d'exister donner à ces mêmes éléments. Cependant nos physiciens veulent bien, pour la satisfaction de leurs démonstrations, se servir de la terre comme d'une cucurbite et des espaces comme chapiteau, par le secours desquels se distillent la mort passant à la vie, et cette dernière passant à la mort; sans vouloir nous arrêter un moment à étudier cette proposition, qui ne dit point autre chose que ce que disaient les cabalistes, chose qui est que la *terre*, le *feu*, l'*eau*, l'*air*, sont les grands constituants la matière, et par conséquent de toutes ses divisions, à l'état typique d'êtres et de formes inaltérables. Nous dirons que souvent l'argument sur une question quelconque sert plus à prouver cette proposition qu'à l'annuler.

Nous voyons dans nos jours apparaître une autre génèse dans la prétendue découverte des créations spontanées; apercevoir la nature divisée à l'état corpusculaire, pensant, agissant et produisant des formes du domaine matériel, a tellement étonné ces étudiants, qu'ils en ont conclu de suite que s'il est possible à un infusoire, ou à un simple animalcule quelconque, d'apparaître à leurs yeux, sans le secours de parents, ou d'êtres de leur espèce, les introduisant — à notre exemple — à l'état matériel, tout ce qui existe, et l'homme en particulier, auraient très-bien pu naître de la même manière, par conséquent, sans le secours d'un créateur.

Ces étudiants accusent, cependant, que ces animalcules sont des germes et ne deviennent substantiels qu'au moyen du grand magasin de la nature, qui est plein de tout ce qui leur est nécessaire à cet effet... De cette proposition qui agite tant les savants aujourd'hui, il ne reste que celle possible pour quelques espèces seulement, de se matérialiser sans le secours des moyens ordinaires ; mais cette proposition ne peut annuler ni les germes, ni les moyens constituants ces espèces, moyens qui se trouvent être dans le vaste magasin de la nature qui les contient à l'état embryonnaire assurément ; il nous reste donc à connaître de ce système, qui a créé en premier lieu ces germes inconnus, et leur a donné l'intelligence dont ils sont possesseurs selon leurs besoins ?

Vous voyez, Messieurs, par ce court exposé que nous vous présentons, — n'étant animé d'aucune passion de controverse malveillante, — nous en sommes en science, comme en religion, à la recherche du directeur, et des constituants premiers de ce vaste magasin de choses si diverses; et surtout à la recherche de l'intelligence collective comme individuelle, qui les anime et les conserve.

D. — Il est vrai que ces différents systèmes ne présentent pas des solutions exemptes d'argumentations ; mais le vôtre est-il plus vrai, plus complet ?

R. — Nous ne pouvons affirmer que nos études sont plus vraies et plus complètes, en ce qu'égaré dans ces infinies régions de l'inconnu, on ne peut raisonnablement parlant, qu'émettre des suppositions et non

des certitudes ; mais, par notre manière d'étudier, nous trouvons plus d'affirmation dans notre système cosmogonique que dans ceux précités; nous vous répétons qu'il semble être défendu à l'homme de jamais définir *à priori*, cette puissance, cette science, cet exister premier des premières causes, qu'on est convenu de nommer Dieu, création, ciel et terre. Des milliers de générations sont passées et passeront, sans jamais connaître, — selon les exigences de la raison humaine, — la cause des causes ; mais il est *hors de doute pour tous* que cette cause existe !

Nous ne pouvons autoriser dans ces questions qu'on veuille nier avec passion le point le plus élevé, le plus inaccessible, le plus compliqué, d'où toutes choses sont sorties assurément ; parce qu'on ne peut voir, comprendre et analyser ce point ; parce qu'on ne peut se rendre compte comment il s'est fait lui-même. Par conséquent, nous ne pouvons autoriser également qu'on veuille accorder à ces choses la puissance qu'on veut refuser à ce point de départ de toutes.

Nous ne pouvons admettre qu'on veuille connaître les globes, les espaces, les lois de locomotion du tout, avant d'étudier les lois de la vie de la partie, les lois de relation des organes et de tous les constituants de l'homme en particulier. Sachons commencer par nous étudier nous-mêmes afin de pouvoir nous certifier avec plus d'assurance, et ne nous égarons pas à la recherche de la naissance du premier soleil des cieux; tâchons, au contraire, de mieux

connaître la naissance et l'état matériel des choses de cet état ; puis après comme après !

D. — Quelle idée vous faites-vous cependant de la cause des causes qui constituent la matière ?

R. — Il est très-difficile de s'en faire une, acceptant l'univers visible, tel on l'admet, avec ses espaces et ses formes pondérées ; on pourrait mieux en traiter si on admettait que les formes visibles et invisibles pourraient n'être qu'une faculté d'optique, et des pensées, on éviterait par là de demander avec Buffon si la matière existe bien dans les conditions où nous l'admettons, ou avec Davis, le célèbre chimiste anglais : de dire qu'il n'y a que des pensées d'existant, ou, comme le pense l'honorable et savant publiciste Louis Jourdan, rédacteur du *Siècle* (1), il serait peut-être plus recevable de dire que les espaces et tout ce que nous voyons, ne sont qu'un grand corps *métaphysique*, possédant toutes les apparences d'exister divers, dont il éblouit plus nos yeux qu'il ne les éclaire ! Mais nous avons trop besoin des deux

(1) Voir le numéro du 27 septembre 1865, article l'ÉDUCATION DU CORPS :

« On ne sait pas au juste, dit l'auteur, où commence la matière, où finit l'esprit, et il n'est pas sûr qu'une limite les sépare ; mais esprit ou matière, tout ce qui constitue nos organes : les nerfs imperceptibles, qui sont les agents de notre volonté ; les fluides que nous aspirons ou que nous respirons ; tout ce qui existe, en un mot, soit au dehors de nous, soit en nous, n'est-il pas le produit d'une intelligence et d'un amour infini ? Ne devons-nous pas le même respect à tout ce qui est sortit des mains de Dieu. »

pôles de notre globe et de notre riche système planétaire, pour entrer en étude sur ce sujet; nous allons donc essayer de présenter la création à son état primitif comme à son état présent; pour cela nous nous servirons de nos figures matérielles.

Quand vous serez admis dans notre groupe, vous mettrez alors ces figures de côté, comme des inutilités, pour votre instruction sur cette question.

Admettant la matière dans les conditions où la voit notre optique présentement, nous disons que si *elle a eu un commencement* de forme et de vibration, elle ne peut être ce qu'elle est qu'ayant passé par une échelle d'états différents dont la lumière est le point de départ.

Nous pourrions même admettre qu'en des espaces insoupçonnés, par conséquent les plus éloignés de notre terre, existe une lumière première *insubstantielle*, n'étant émanée d'aucun centre saisissable et remplissant ces espaces d'elle-même. Que cette lumière n'est qu'un composé des pensées divines, pensées typiques étant les puissances et les causes premières de toutes les causes. Que ces espaces lumineux sont au centre de l'univers, si ce terme peut être employé dans une proposition qui ne doit pas connaître de limites; mais admettons-le comme étant une figure utile à notre démonstration; admettons en plus que ces espaces lumineux dépassent toute idée d'étendue, et ne peuvent être vu par l'optique matériel que sous la forme d'un foyer solaire, dont les plus puissants soleils de notre

univers ne sont que de très-minimes réflecteurs (1).

Admettons en plus, qu'un rayonnement illimité part de ce foyer, non en filets infinis, ce qui commanderait la division distancée dans les espaces qu'ils traversent ; mais en ondes *rayonnantes*, dironsnous, traversant tous espaces, tous globes et tous corps ! Alimentant sans cesse les phases de toutes les vies de sa vie. Entretenant toutes les puissances de sa puissance, et conservant toutes les immortelles conservations de sa propre et éternelle conservation.

Vous pourrez vous faire alors une idée compréhensible et recevable de la puissance première que nous admettons; puissance ayant pu et pouvant agglomérer à l'infini, en tous les temps, des flots de son insubstantielle lumière; en faire parce fait une substantielle lumière, et celle-ci former les espaces, les globes et les créations les plus variées de notre optique matériel.

Cette proposition vous paraîtra plus admissible, nous le pensons, que celle d'un créateur, taillé sur forme humaine, portant barbe blanche ou rouge, et soumis à tous nos savoirs et à toutes nos ignorances, elle vous paraîtra aussi recevable que celle du savant Buffon, qui est très-problématique en ce qu'il est plus rationnel d'admettre la cohésion qui représente l'amour et l'harmonie, que l'explosion qui représente le trouble et la désharmonie ; quelle idée rassurante pourrions-nous nous faire des globes qui dans de cer-

(1) Opinion présente d'Emmanuel Swedenborg.

taines conditions se briseraient en éclats, et troubleraient ainsi, leurs constituants comme leurs entourages. Il est plus consolant de les voir naître par l'agrégation lente de ces corpuscules animés qui les composent, que par ces éclats de matières enflammées, produits d'explosions de globes en ébullition. La naissance des globes matériels ne peut se soustraire à la loi générale de laquelle la puissance première fait dépendre le domaine de l'univers; loi qui est la jonction, l'agrégation, l'extension lente des constituants toutes formes. Si nous remarquons quelques exceptions à cette loi, dans des apparitions brusques de formes à nos yeux; nous devons en conclure que ces apparitions sont le résultat de préparations qui nous sont inconnues, et non des transgressions à la loi d'agrégat corpusculaire. Si matériellement pas un corpuscule ne se manifeste à nos yeux sans être soumis à des heures de gestation et d'éclosion. Les cohésions corpusculaires qui composent des formes les plus gigantesques aux globes, relèvent de la même loi. Il nous est plus facile de comprendre la naissance d'un globe comme celle d'un homme et d'une nation, d'un seul germe de groupage, que d'accidents qui nous sont inconnus, ou que de bouleversements mal étudiés et mal appréciés.

Voir la terre parsemée jusque dans ses profondeurs les plus accessibles de créations qui ne peuvent appartenir à son état extérieur présent, ne conduit qu'à admettre des perturbations ayant enfanté ces choses, comme nous en remarquons dans le règne animal.

Notre globe n'est pas d'une autre nature que celle de notre propre corps, la substance corpusculaire qui le forme est celle de ce dernier. Comme la terre, nous contenons des agrégats de règnes que ne laisse pas supposer notre système adipeux. La matière calcaire et vitrescible de Buffon ne manque pas dans notre corps; et si nous ne contenons pas de coquillages, comme certaines montagnes, nous n'en contenons pas moins des réservoirs siliceux que ne fait pas présumer les végétations de notre système pileux. Nous ne voyons pas qu'il soit nécessaire de bouleverser toute harmonie pour expliquer ce qui nous semble être inharmonique. Sans avoir recours aux déluges de Deucalion, etc., une simple oscillation de notre globe peut déplacer les eaux qu'il contient, et par ce fait faire apparaître des terres cachées sous elles comme en couvrir d'autres qui les dominent.

S'il est prouvé, comme les naturalistes de nos jours l'avancent, que de très-hautes montagnes apparaissent subitement dans des plaines qui ne faisaient présumer aucun enfantement de ce genre; si d'autres montagnes font le contraire en s'abîmant subitement dans le globe; que des îles apparaissent et disparaissent de la même manière dans les mers; ces phénomènes ne nous donnent-ils pas la clef de la question des couches de matières calcaires des montagnes de notre globe; ces montagnes ont pu faire ce que celles précitées font, comme celles qui s'abîment chargées de bois et de forêts peuvent naturellement fournir les mines de carbone qui nous semblent

n'être explicables que par le présumé règne du feu sur la terre, comme le présumé règne de l'eau ; sans récuser ni l'un ni l'autre, on peut donc admettre les propositions que nous faisons, et attendre pour prononcer plus assurément.

D. — Je pense qu'il est raisonnable de s'arrêter à cette définition, et de passer à l'étude du monde spirituel, afin d'entrer dans un domaine de propositions plus démonstratives. Quoiqu'il me reste à connaître comment de cette lumière première, enfantant une autre lumière, peut sortir tout ce que voient nos yeux?

R. — Ne confondez pas cette lumière avec celle de notre terre, qui n'affecte vos yeux que d'une seule manière; c'est-à-dire ne leur offre qu'une seule nuance... Celle de laquelle nous vous parlons est composée de toutes les couleurs que vous connaissez des plus prononcées ou plus dégradées, ce sont ces mêmes couleurs qui sont les bases primordiales de tous les dessins de formes que voient vos yeux. Il vous serait impossible, vous le sentez, de reconnaître des contours quelconques dans une uniformité de couleur! Du blanc, par exemple, ne dessinerait quoi que ce soit sur du blanc identique. Si une statue de marbre blanc est appréciée dans le présumé vide qui l'entoure, c'est que ce présumé vide n'est pas de la même nuance, de la même couleur que les contours et les creux de ces formes.

Les couleurs sont donc le décor et l'affirmation des formes pour l'optique, et enfantent des résistances

pour les autres sens appréciateurs. Ces formes seraient de peu de valeur pour vos sens, si elles ne les agitaient pas d'une certaine manière ; l'optique ne pourrait émouvoir l'Être, si ce dernier n'avait pas un sensorum susceptible d'agitation, agitation causée par les images perçues par cet optique ; un autre sens complète l'optique qui est le sens olfactif, sens qui ne peut s'émotionner et apprécier également que par le secours des sphères aromales qui entourent toutes formes, et par conséquent toute matière. Nous ne vous dirons pas ici que ces sphères nommées effluves sont des émanations des constituants, de l'être ou de la matière, en ce que cette question est insoluble pour nous en ce jour, comme nous l'avons fait observer précédemment ; mais nous certifions l'existence de ces sphères, affectant le sens olfactif... Ces sphères fluidiques forment les puissances de relation de la matière divisée en êtres : elles sont avec elles une espèce de couple galvanique de la grande télégraphie permanente de l'univers entre les corps que les espaces contiennent. C'est cette télégraphie que le savant Newton a nommée attraction.

Si nous ne craignons pas vous parler trop métaphysique, nous vous dirions que le mot attraction ne nous sourit pas, en ce qu'attirer, c'est déplacer un tout *parfaitement en place*. Ce tout, selon nous, n'éprouve que des apparences de déplacement, par le fait des vibrations des parties qui le composent... Un fil électrique, communiquant à un de ses pôles, la sensation reçue à l'autre pôle, ne déplace

aucun de ses constituants et cependant, chaque corpuscule composant ce fil a dû croire sentir un déplacement, et a paru en produire un à l'un de ses pôles... Il n'y a eu dans cette action qu'une sensation collective, contagieuse de vibration, se transmettant du même coup aux extrémités les plus éloignées de ce fil. Il n'y a pas eu d'avantage ; un courrier qui a parcouru cette longue ligne pour instruire chaque fraction de ce fil de l'état de tous ; ou qui a porté sur ses ailes le coup reçu au point de son départ. Non, il n'y a eu qu'une contiguïté de sensation, qui a produit à tous des apparences de déplacement.

Nous savons que nous entrons par cette proposition, dans celle de la négation du mouvement, au point de vue où il est admis matériellement, mais telle n'est pas notre intention, nous éprouvons seulement le besoin de vous signaler que nous pouvons définir le mouvement d'une manière que vous comprendrez comme nous, quand vous serez entré en plus ample étude de cette question.

Nous nous sommes un peu égarés en traitant d'un seul mot, mais revenons aux constituants toutes formes, ils sont primordialement, nous le croyons, un trine parfait de phases se résumant en ces mots : LUMIÈRE, COULEURS, AROMES, et se divisant en corpuscules, de chacun de ces constituants. C'est à ces divisions que sont dues ces variétés de formes qui s'offrent à notre optique dans l'un comme dans l'autre État, volatilisez la matière, vous ne trouverez pas autre chose. Lorsque vous aurez admis ces proposi-

tions, vous serez entré dans la classe des *étudiants swedenborgiens*. Classe, nous vous le répétons, qui ne doit pas être placée au-dessus de celles de même étude, mais qui, nous l'espérons, pourra vous aider dans vos recherches sur cette matière.

MONDE SPIRITUEL

OU ÉTAT PRIMORDIAL ET FUTUR DE LA MATIÈRE

D. — Vous m'avez trop envahi par vos dernières propositions, pour que je désire les étendre davantage; lorsque je les aurai mieux appréciées, j'y reviendrai; traitons maintenant du monde spirituel, si cela vous convient, qu'est ce monde ou cet État?

R. — Nous sommes toujours disposés d'étudier toute question de cet ordre; permettez-nous à cet effet d'entrer en matière par cet exemple. Si, lorsque vous voyez au commencement du printemps, dans

vos jardins, sortir de l'espèce de sommeil dans lequel elles paraissaient être plongées, les plantes délicates, qui plaisent tant à vos yeux, qui réjouissent tant votre odorat, et qui calment tant votre cœur, vous voulussiez voir autre chose qu'un parterre émaillé des plus brillantes couleurs, et qu'une atmosphère riche des plus purs arômes, que vous vous rapprochassiez davantage de chaque production de ce parterre, et que vous cherchassiez avec quelque attention à vous rendre compte de la naissance et du développement, d'une simple pensée, par exemple ; que verriez-vous en premier lieu ? au germe succéder une tige, des feuilles d'un vert tendre devenant de plus en plus sombre, puis un lange vert qui renferme cet enfant de la flore terrestre, lange qui va se déployer bien bien doucement, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus retenir en son sein la délicate fleur qui doit en sortir ; qui ouvre et pousse en arrière ces premiers pétales, pour en laisser paraître d'autres ? Nous ne le savons, toujours est-il que si nous ouvrons forcément ce lange, nous voyons qu'il renferme un petit noyau blanc formé de cinq pellicules enroulées l'une sur l'autre, pellicules qui sont loin d'annoncer une aussi belle fleur que celle que nous admirerons dans quelques jours. Veuillons suivre les développements de ces cinq pétales, et nous rendre compte de l'arrivée ou de la sortie dans leur sein de leurs constituants; nous ne le pourrons. Nous pouvons avec la plus grande attention voir marcher l'aiguille d'un cadran, mais nous ne pouvons voir marcher les corpuscules, qui

doivent former, colorier, et aromatiser ces cinq pellicules... Cependant le dessin, le décor et l'arôme (sauf quelques faibles modifications), sont les mêmes que l'année passée; les mêmes que cent, que mille ans, que des éternités antérieures.

Notre œil, notre odorat, notre tact, n'ont rien vu, senti, ni touché; ce qui pour nous en toute occasion détermine notre certitude ; et cependant, nous sommes forcés de dire, les voici ; ils sont arrivés ou sortis un à un, ils sont au complet.... D'où viennent-ils? Qui les fait paraître et disparaître ainsi tous les ans?.. Ils sont avant comme après ayant formé et formant un présent, puisque je les vois dans ce jour, puisque je les attendais... puisque je les réattendrai l'année prochaine?.. Cette terre et cette tige, ne sont bien que leur pied à terre... que leur lieu de manifestation... que leur villa... que le magasin ou le récipient de leurs états différents, que le porte-objet offert à mon optique; pourquoi l'homme ne se manifesterait-il pas de la même manière? L'homme ne doit, dit-on, s'attacher généralement qu'à ce qu'il voit, qu'à ce qu'il étudie, qu'au lieu et à la chose de cette étude! Nous répondrons, nous, qu'il n'en agit pas ainsi dans ce qui précède, et qu'il doit lui importer beaucoup, pour son instruction, de connaître les moyens d'entrée en vibration de ces choses, les moyens et la cessation apparente de vibration de ces choses...

Si nous ne pouvons affirmer l'être que lorsque nous le voyons, nous ne pouvons cependant nier l'exister des constituants de cet être avant qu'il soit

vu ; exister que nous nommons spirituel... C'est bien cet exister spirituel qui devient exister matériel à n'en pouvoir douter... C'est bien l'un qui fait l'autre... qui est dans l'autre, et les deux ne sont qu'une combinaison chimique (qu'on nous passe ce mot) qui comme toutes celles de nos laboratoires, passe d'un état dans l'autre, sans jamais cesser d'être ce qu'elle est en premier lieu.

Les constituants toutes formes ne sont pour nous qu'aux lieux où ces formes se manifestent. Trop vouloir les faire descendre d'en haut, ou trop vouloir les tirer d'en bas, ne rend pas la question plus simple, au contraire, c'est les doter d'un savoir géographique, et de préciences, qui permet à ces constituants de se grouper, tel ils le font. Si nous déposons successivement dans trois centimètres de terre un oignon de Jacinthe, de couleur violette, puis que nous remplacions cette plante au même endroit lorsqu'elle est fanée par un pied-d'alouette de couleur chair, et que nous fassions succéder à cette fleur celle du réséda, nous ne pourrons expliquer où sont placés les constituants, ces plantes, si ce n'est dans leur propre germe : ne vous effrayez pas de cette proposition; mais trouvez-moi un être ou une forme quelconque, qui ne sortent pas d'eux-mêmes, qui ne s'étendent pas d'un point central. Revenons à notre belle fleur, qui sait faire oublier à notre cœur les frimas de l'hiver. Ce que nous remarquons à son égard a dû se remarquer aux temps premiers de sa création. Cette création est à n'en pouvoir douter l'œuvre du

pensorum divin : pensorum qui forme les espaces lumineux dont nous avons parlé, et qui n'a pas trouvé utile, de donner connaissance à ses propres créatures des lois d'extention, de résistance et de sensation dont il les a dotées ; il leur a donné celle de l'admiration, c'est suffisant.

S'il les avait créées aussi savantes que lui, chaque fraction de cette création serait l'équivalent du tout. S'il n'avait pas imposé à l'homme en particulier le besoin de rechercher sans cesse ce qu'il ne doit trouver jamais, que deviendrait la succession éternelle de ses pensées ; les phases de son existence, et l'étude de l'inconnu ? L'homme serait dans le plus grand désœuvrement possible.

En accordant simplement à l'homme les connaissances de ses devanciers, ce qui paraît au premier abord très-naturel, puisqu'il est un contenant de ces connaissances, nous devrions le voir disposer assurément avec plus de succès de ses actions et pousser moins de soupirs de déception ; il y a cependant loin de ces simples connaissances à celles du tout ; eh bien, l'homme n'en peut même pas disposer. Il ne dispose pas mieux de celles de son domaine, qui lui ont enseigné hier qu'il devait éviter demain d'agir de la même manière, s'il veut éviter les tristes résultats obtenus. Non, son savoir, en ce genre, n'est pas une force, il n'est qu'un enregistrement sur le grand livre inexplicable de la vie !

Nous admettons donc que ce qui fait l'activité du monde matériel, c'est l'activité du monde spirituel. Ce

sont les contrastes de ces deux existences qui font leurs certitudes, et leurs négations, leurs puissances et leurs dépendances, qui déterminent les appréciations des deux.

La pensée (fleur), que nous avons pris pour exemple de l'introduction du spirituel au matériel, nous donne une idée de celle de l'homme lui-même, dans la même introduction... Le premier homme a été le germe, et la première femme a été la terre des hommes futurs, et la manière de disposer des pensées, des projets, des aspirations des premiers hommes est devenue celle de tous.

D. — Je crois remarquer dans cette proposition, que l'homme, comme la création en général, proviennent des créations spirituelles, et celles-ci des espaces lumineux desquels vous parlez. Dans ce simple tableau, je retrouve des espaces, et des intervalles à parcourir; des descensions et des ascensions vers ces espaces, ce qui ne répondrait nullement à l'idée que vous avez exprimée d'une création, n'éprouvant que des apparences de déplacements et de changements de lieux?

R. — Ne vous attachez pas à cette question qui est toute métaphysique, reportez-vous seulement, pour l'étudier en premier lieu, aux déplacements, aux espaces, aux locomotions de vos pensées et de vos rêves; à ceux de vos lucides magnétiques; à ceux de vos voyants naturels, de vos hallucinés et de vos fous.

Appréciez quels peuvent être les espaces parcourus dans ces états, et voyez si vous ne serez pas forcé de

ne les admettre que comme étant des apparences d'espaces... Que comme étant des vibrations d'êtres, de pensées et de lieux vibrant seulement dans un plein parfait, et donnant à l'homme une toute autre connaissance des espaces qui l'entourent, que celle qu'offre l'état matériel.

On ne peut géographiquement représenter les espaces de l'état spirituel, comme on représente ceux de l'état matériel. Consultez sur ce sujet ce qu'en dit Swedenborg lui-même, dans ses démonstrations des degrés et des apparences d'espaces spirituels.

Résumons pour aujourd'hui, que le germe homme doté de toutes les puissances de son développement, doit ce qu'il est et ce qui le forme à la puissance première; cause primordiale de toutes formes et de toutes locomotions d'êtres, et que ce germe a dû antérieurement, comme dans ce jour, de spirituel devenir matériel, et de formes sans apparence d'espaces, devenir forme à apparence plus prononcée d'espaces.

Buffon paraît bien avoir compris cette proposition, lorsqu'il dit à ce sujet, que toute production de la nature semble n'être que le produit d'un moule, d'une matrice préexistante... Il croit en obtenir la preuve dans un vers de terre engendré d'un simple anneau de lui-même, comme un orme, un groseillier, etc., sont engendrés d'une simple partie de ces arbres, sans d'autre secours que celui du sol.

Nous acceptons d'autant mieux cette proposition du grand naturaliste, qu'elle est d'accord avec la nôtre, en prouvant matériellement que l'un est dans

l'autre avec forme préexistente; représentant par conséquent autant de moi, d'intelligences et de memorandums, qui savent produire à l'occasion ce qu'ils contiennent.

Il n'en peut être autrement pour l'homme dont toutes les divisions représentées par un milliard d'hommes en ce moment, peuvent appartenir à un premier homme, comme un sac de blé peut découler d'un seul grain de blé.

D. — Si vous admettez qu'un orme sorte d'une fraction d'orme, il faut pourtant que ce deuxième orme ait une place, une parcelle d'espace à lui ?

R. — Nous ne voulons pas, dans la question d'espace que nous traitons, proposer quoi que ce soit sur l'état matériel; nous ne traitons que de l'état spirituel, quoique nous pourrions vous demander à notre tour, si vous pouvez vous rendre compte de l'espace que remplit, non pas le germe matériel dont nous parlons, mais ceux que doivent remplir les germes que ce même germe contient en lui, germes qui peuvent représenter des millions d'arbres semblables à celui qui a fourni ce germe. Restons-en sur cette question, au mot apparence qui ne détruit nullement celui de réalité; mais qui au contraire se prête mieux à la souplesse qu'exige cette solution. Nous reviendrons souvent sur elle dans nos entretiens ultérieurs.

D. — En résumé, que sont le mouvement et la vie?

R. — Des pensées paraissant entrer et sortir continuellement l'une de l'autre, se réfléchissant ou

tournant autour de leur centre d'action, qui est l'âme de l'être, le moi, l'unité de toute existence, et de toutes formes multiples.

D. — De quelle nature, de quelle substance sont ces pensées ?

R. — De la nature et de la substance *lumière* dont nous parlons, substance fractionnée de la puissance première.

D. — Quelle forme, quelle existence ont ces pensées ?

R. — Elles ont la forme sous laquelle elles s'offrent à vos yeux, matériellement dans les productions infinies des trois règnes ; et elles ont spirituellement la forme dont vous tirez des copies par vos créations manuelles matérielles, leur existence est relative à leurs attributions, elles aspirent avec le même amour que nous, à leur manifestation, à leur conservation et à une harmonie en rapport avec celle de la puissance première.

D. — Autant dire que la puissance première n'est qu'un composé de pensées ?

R. — C'est ce que nous admettons, et c'est la figure la plus rationnelle qu'on puisse se faire de cette puissance.

D. — La forme de ces pensées peut-elle être modifiée ?

R. — Oui, matériellement, dans toutes les productions humaines ; mais, non, spirituellement, dans les productions divines. Les pensées commises par la puissance première à l'exister de l'homme matériel en

particulier, sont dépendantes dans leurs formes des adjonctions ou des disjonctions qu'il plaît à ce dernier de leur faire subir, comme nous le remarquons dans toutes les créations humaines. Il ne semble exister aucune loi qui commande à ce genre de création ; aussi reconnaissons-nous que plus nous nous éloignons des modèles spirituels, plus nos copies sont grotesques et de non-valeur.

D. — Admettez-vous également un moi que nous nommons âme dans toutes formes, soit animales, végétales et minérales?

R. — Nous n'admettons, en toutes formes et en toutes fractions de formes, que de tels moi que nous nommons âmes : âmes qui sont les pivots et les coussinets d'évolution de toutes choses. Nous ne pourrions comprendre autrement la vie divisée du tout.

D. — L'homme a cependant assez de peine à se certifier une âme sans admettre qu'il n'entre que des âmes dans les constituants les corps?

R. — L'homme est si prêt à douter de tout ce qu'il ne se donne pas la peine d'étudier, qu'il est plus disposé à nier qu'à admettre ce qui est.

Cependant en physique comme en métaphysique, en chimie comme en philosophie, on admet que la substance de l'univers est animée, divisée et agissant sans cesse dans toutes les phases où elle passe. Une substance divisée, animée, et agissant, dirons-nous, est une substance qui a la vie en elle. La vie, c'est la pensée du moi, c'est son appréciation, c'est sa con-

servation. Si chaque fraction, si minime soit-elle, de cette substance possède en elle ces facultés, elle a bien droit à un nom que nous traduisons par ceux de moi, d'âme, d'esprit; en effet, une fraction substantielle qui sait lier un rapport avec une autre, qui sait, avant de le faire, apprécier si ce rapport lui plaît ou lui déplaît, qui sait de compte-à-demi avec cette fraction avec laquelle elle entre en rapport, perpétuer son espèce, ou pour dire plus vrai, entretenir les manifestations de son espèce, est bien une fraction pensant et ayant selon les besoins de ses fonctions le même droit à dire moi *je me meus*, moi *je pense*, moi *je lie rapport* avec un autre moi nécessaire à la manifestation, à notre état d'un moi semblable à nous. Cette fraction peut donc dire *je suis* aussi réellement que toutes les divisions qui m'entourent.

Un cheveu de l'homme n'est à nos yeux qu'un tel composé d'agrégats du système pileux de la substance unique, n'est qu'un assemblage de tels moi, groupés au tout collectif qui forme notre corps.

Ce que nous disons là, a été dit de tous temps par les penseurs impartiaux qui ne veulent en quoi que ce soit éteindre la vie divisée de la nature au profit de leur existence personnelle.

Nous admettons donc que la vie en tout et partout légitime le moi ou l'âme en tout et partout; qu'il n'y a que de tels moi d'existants, et non des demi ou des quart de moi. Chaque moi, homme, fleur ou minéral, est le représentant de tous les moi de son espèce, puisqu'en les manifestant un à un, il dépose

dans chacun la même puissance de reproduction de son espèce qu'il a en lui.

D. — Cette proposition conduit droit à la possibilité de la possession qu'enseignent les religions en général ?

R. — Les religions enseignent la possession en vue du profit qui leur en revient, comme huissiers ayant pouvoir, — disent leurs professeurs, — d'assigner autre lieu au possédant. Mais la science qui ne tire profit que du savoir ne peut pas plus nier qu'un moi spirituel humain peut troubler son frère en agitant son domaine collectif, qu'elle ne peut nier qu'un moi lombric peut troubler les fonctions du moi de l'estomac... Discuter sur les noms et sur les puissances de ces moi, c'est prendre la route tortueuse d'une contestation injuste et non celle de la calme observation.

La vie divisée en fractions auxquelles nous donnons les noms conventionnels de pensées, de moi, d'âmes, d'esprits, etc., voilà Dieu! voilà l'univers, voilà la nature, voilà l'homme, les êtres de toutes espèces, les corps de toutes formes et les divisions de toute nature.

D. — Y a-t-il, selon vous, quelque supériorité entre ces âmes, ces moi différents ?

R. — Non, la dépendance de chacun, le concours nécessaire que tous apportent au tout, n'élève ni n'abaisse aucun d'eux.

D. — L'homme n'est-il pas supérieur au moucheron, par exemple ?

R. — Si vous voyez la supériorité dans un groupe plus nombreux de moi, constituant les êtres, vous pouvez admettre que l'éléphant est supérieur à l'homme.

Ne mesurons pas les formes et les manifestations des êtres dans nos mesures de la quantité et de la qualité. Soyons plus réservés et admettons que ce qui fait la supériorité du volume, est l'addition de la partie; par conséquent, que ce n'est qu'un nombre plus grand de parties et non des supériorités qui nous font admettre les inégalités.

D. — Si nous divisons la lumière, les aromes, les formes, ne créons-nous pas par ce fait des interstices et des vides entre ces divisions? Que sont ces vides?

R. — Nos divisions de la lumière nous conduisent aux ombres; nos divisions des couleurs nous conduisent aux dégradations; nos divisions des aromes nous conduisent aux extensions, celles des êtres et des formes en général nous conduisent à des classements qui paraîtraient commander des interstices, si nous n'avions pas pour les combler leur sphère et les états mixtes dont nous venons de parler. Les interstices absolus, c'est le vide. Le vide, c'est le néant de toute vie; c'est ce qui ne peut être dans la vie en tout et partout..... Le vide n'existe pas plus dans l'univers que dans un mètre cube d'eau, où il n'y a ni interstice ni vide, malgré que ce mètre cube ne soit composé que de corps ronds..... Si impondérée, si fluidique que vous étendiez la substance de l'univers, elle reste toujours jointe par la faculté d'élasticité,

dirons-nous, des sphères, des formes et des phases dont elle est composée.

D. — Qu'est également l'harmonie?

R. — C'est le mouvement qui sans cesse produit et n'anéantit quoi que ce soit. C'est la pensée qui sans cesse se manifeste, sans se compléter; c'est la perpétuation des espèces, qui n'encombre jamais. C'est le besoin et la satisfaction inépuisable de tous moi. C'est le germe de la fleur, qui attend le printemps; c'est l'esprit alcoolique qui attend l'automne; c'est enfin ce qui se succède toujours sans se finir jamais.

D. — Vous m'effrayez par ce mot jamais?

R. Je le préfère à celui de la *mort* qui serait le résultat de cette fin finale du complément de la vibration de l'univers.

D. — Restons-en là, mais qu'est l'état matériel?

R. — Nous regrettons que vous ne nous ayez pas compris; nous avons l'habitude d'exposer en peu de mots nos propositions; si vous aviez porté votre attention sur notre définition des états matériel et spirituel, vous auriez compris que l'un étant et formant l'autre, les deux s'expliquent en en expliquant un. Si vous voulez mieux comprendre cette question, admettez un double optique dans l'homme, et une double manière d'apprécier en toutes choses; vous saurez bientôt que ce que l'une exige l'autre ne l'exige pas.

Que ce qu'on voit avec le microscope, n'est pas ce que représente l'œil nu.

Que ce que produit l'état de veille, n'est pas ce que

produit l'état de sommeil, ne séparez jamais ces deux facultés d'exister différentes, quoique manifestant les mêmes tableaux, ces deux manières d'être, semblables au fond, ces deux ductibilités, ces deux genres d'espaces et de locomotions divers, quoique concordant dans leurs manifestations, vous arriverez enfin, à ne pas soumettre l'un aux lois de l'autre, quoique vous les ferez marcher de pair; et vous serez alors moins à la recherche des preuves de l'une et de l'autre de ces existences. Vous n'admettrez que votre impatience de vouloir connaître ce qui ne se développe ou ne s'acquiert qu'à des heures *que vous ne pouvez apprécier*.

D. — Est-ce que vous n'admettriez pas également les heures du temps?

R. — Nous les admettons très-bien, mais chiffrées, comme les manifestations qui nous occupent, sur deux cadrans différents. Nous ne pouvons qu'en certifier les divisions, mais nous ne pouvons en comprendre le mécanisme ou les intervalles! Que seraient les heures du temps pour l'être vivant dans un souterrain, ou pour celui vivant au-dessus de la sphère de notre globe? Le premier par la complète obscurité de sa demeure, ne pourrait apprécier son existence que par la succession des phases de celle-ci; et le dernier en jugerait également de même; vous devez donc admettre que dans l'état spirituel l'être non soumis aux heures conventionnelles de notre temps, non soumis à notre lumière ou à nos ténèbres, s'occupe peu de nos saisons ou de nos années terrestres, il

ne doit exister pour lui que des successions de choses, Il ne doit se dire que telle manifestation précédait ou surexistait à telle autre, à quoi sert pour lui d'y attacher une heure; cette heure n'est nécessaire que pour les groupes, qui y voient un point de repère conventionnel. Là où tout semble toujours être au présent, il n'est nécessaire ni de saisons, ni de jours, ni d'heures. Un grain de blé qui ne sera ensemencé que dans quelques années, ne s'occupe pas du mois où mis en disposition de production, il doit le faire; le germe humain déposé pendant vingt années dans l'être qui doit l'ensemencer, ne compte ni nos jours ni nos heures.

D. — Savez-vous que vous n'êtes pas attrayants?

R. — Nous présentons des raisonnements aux hommes, et non des contes.

D. — A quoi servent ces deux manières d'être dont vous parlez? n'eût-il pas été préférable qu'une seule existât?

R. — Et la comparaison, âme primordiale de la vibration, stimulant premier de l'appréciation, pivot principal des évolutions successives de la vie! Qui pourrait apprécier la lumière première si elle n'était modifiée par ses états de couleurs différentes?... Qui pourrait la sentir, si elle n'était animée de ses aromes ?... Qui engendrerait les sensations du bien-être et de la gêne?... Qui ferait désirer l'obtention d'une chose possédée à satiété? comment enfin, connaître le bonheur d'aspirer?... Aspirer quoi, si ce n'est une utilité, un complément, un meilleur *mo-*



mentané à ce qu'on possède? O! Messieurs, bénissez, bénissez ces prétendus contrastes de la vie, qui vous font tant l'accuser, sans moins bien l'aimer! qui vous font tant maudire ses chaînes tout en les recherchant avec amour, qui vous font espérer que demain vous serez autre qu'aujourd'hui; et qui vous font ajourner et diviser à l'infini les aspirations qui composent votre immortalité.

Sachez qu'il y a un ciel pour chaque enfer, un repos pour chaque fatigue, un sourire pour chaque pleur; comme il y a un revers pour chaque médaille, deux bouts pour chaque bâton, quatre angles pour tout carré. Croyez en nos études, et sans relever votre front avec une fierté orgueilleuse, relevez-le avec une humilité heureuse de les connaître?

D. — Connaissez-vous quelque chose de l'état spirituel préexistant à notre état matériel, et de l'état spirituel surexistant à notre état présent?

R. — Nous ne connaissons pas *à priori*; et nous ne pouvons certifier quoi que ce soit de ces états, nous déduisons en cette étude comme en toutes celles qui ne présentent aucun point mathématique à notre raison exigeante.

Nous ignorons si nous avons eu plusieurs préexistences matérielles sur différents globes, et si plusieurs existences futures nous attendent sur d'autres, avec des intermèdes d'existence spirituelle. Nous ignorons enfin si matériellement nous prenons connaissance par *visus* des créations infinies de la puissance première. Nous nous rallions simplement présentement sur

cette question aux propositions swedenborgiennes, contenues dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*, et de nos autres ouvrages traitant de ces matières. Swedenborg résume ainsi cette question.

Nous préexistions, nous a-t-il dit, dans l'état spirituel, dans un calme et un bonheur parfaits; mais ce calme et ce bonheur n'étaient pas alimentés par la connaissance des lois qui régissent les créations innombrables qui nous entouraient... Cet état ne nous permettait pas de dire cela est bon, vu que pour apprécier le bon, il faut en être privé, éprouver quelque gène à l'obtenir ; et la gène est si près de la douleur, qu'elle peut passer pour être sa sœur aînée. Cet état nous faisait désirer d'en changer, et pour en changer il en fallait un autre non semblable ; c'est ce qui doit légitimer à vos yeux les gênes et les ténèbres de l'état matériel. Nous devons donc tous connaître cet état un temps proportionné à notre désir de l'apprécier ; puis nous rentrons (toujours selon Swedenborg) dans l'état spirituel ; état dans lequel nous passons en revue les contrastes terrestres, en compulsant le mémorandum de nos actions ; et d'après nos appréciations de nos actions, nous nous relions par la pensée aux êtres de l'état matériel, afin de les conseiller et de les influencer au besoin dans le but d'adoucir les troubles de cet Etat et d'en modifier les aspirations erronées.

D. — Ces différents états comportent-ils des responsabilités? sont-ils régis par des lois? y trouve-t-on récompense ou punition de ses actions?

R. — Nous admettons que ces états comportent des responsabilités que nous ne pouvons définir, en vue de notre ignorance du point de départ de notre libre et non libre-arbitre ; mais nous admettons que la connaissance de l'erreur ou de la mauvaise foi dans nos actions, engendre le regret et le repentir ; que ces deux états sont douloureux et peuvent à l'occasion rivaliser avec les peines corporelles, dont font tant d'épouvante les professeurs religieux en général.

Nous pensons également que la récompense est dans la satisfaction d'avoir été bon, juste et généreux...

Tant qu'à être régi par des lois dans cet état ; quoi donc dans la nature n'y est pas soumis ?

D. — Les affections mauvaises où les reléguez-vous au monde spirituel ?

R. — Où se trouvent être leurs semblables, où il plaît à la puissance première de les placer ; cette question n'est pas de notre ressort, ne pouvant prononcer *à priori* sur des faits dont nous ignorons les causes. Nous invitons les hommes à s'aimer les uns les autres, à éviter tout ce qui peut troubler la quiétude de l'âme. Nous n'effrayons ni ne jugeons qui que ce soit, nous admettons ou nous n'admettons pas, telle ou telle action, telle ou telle aspiration, là se résume notre rôle.

Nous croyons que la puissance qui nous a faits tels nous sommes nous conserve tels, en fait de formes, comme nous voyons qu'elle conserve toutes les productions des trois règnes. Le moyen de développe-

ment qu'elle a permis que nous employassions à l'égard de notre forme, pour être ce que nous nous prétendons à notre optique matériel, est le même qu'elle emploie pour nous faire certifier notre exister spirituel, c'est-à-dire qu'il y a une semblable succession dans l'élaboration de nos pensées, que dans l'état terrestre; succession qui représente l'enfance et l'âge adulte, le classement, l'appréciation et le concours collectif aux manifestations spirituelles de cet état dans lequel nous entrons.

Nous ne voyons quoi que ce soit de discutable dans ces propositions, nous ne pouvons admettre que l'homme rentrant dans l'état spirituel soit l'omniscience instantanée, comme beaucoup de spiritualistes veulent l'admettre ; en ce que nous ne pouvons nous rendre compte d'un tel savoir qui ne pourrait se prouver lui-même que par les divisions successives de son domaine. Un code contient bien en lui toutes les lois qu'il est appelé à traiter; mais il les contient une à une ponr celui qui veut les apprécier ; il doit en être de même de la connaissance universelle des œuvres de la puissance première ; ces œuvres peuvent bien être imagées, et faire de nous un *microcosme* comme nous le croyons ; mais nous le répétons, quoique ce soit du savoir humain, ne peut se connaître que par le secours de la succession.

Si vous désirez de plus complets renseignements sur ces questions, consultez les ourvages de Swedenborg et les nôtres, traitant de ce sujet.

D. — Avant de terminer mes questions sur le

monde spirituel, permettez-moi de vous demander, si terrestrement, cette succession du zéphyr à la tempête, des aspirations calmes aux révolutions, de la santé à la maladie, de la vie à la mort enfin, sont nécessaires aux contrastes que vous dites être la conséquence du besoin de connaître, et de celui de comparer ?

R. — Si vous voulez arrêter les contrastes dont nous parlons, à ce qui vous déplaît, votre voisin pourra avoir le même droit, le voisin de celui-ci de même, et les contrastes rentreront dans les inutilités assurément.

Je vous demanderai, à mon tour, comment pourriez-vous vous représenter l'immortalité, sans une suite d'états infinis et dissemblables? Sous une suite infinie de manière d'observer, de produire, de désirer, et de vivre enfin ?

D. — Puisque dans les ouvrages auxquels vous nous renvoyez, pour compléter nos études, vous citez l'état spirituel, comme étant un état dont les choses, les aspirations et les productions sont inaltérables, et peuvent incessamment satisfaire aux besoins des êtres, sans se trouver anéantis ni amoindris en quoi que ce soit; pourquoi ne jouirions-nous pas matériellement de ces douceurs ?

R. — Je vous ai déjà dit que l'état spirituel futur, est en tout semblable (pour la manière d'être) à l'état spirituel antérieur; mais je vous ai fait également observer que, dans ce primitif état, où toutes choses étaient à notre disposition, selon nos désirs, l'obten-

tion de ces choses ne pouvait être comprise ni être appréciée par nous sans que nous en fussions privés; sans être éloigné d'elles, et sans en voir distancés les intervalles d'obtentions. C'est à cette intention que l'état matériel a été créé par la puissance première; état auquel elle accorde une certaine somme de liberté; liberté qui est celle de produire avec des matériaux, commis à cet effet, les choses des besoins des pensées des êtres, et d'utiliser ainsi les heures ou les divisions du temps matériel qu'ils doivent subir. Par cette liberté de créations humaines, de *façonnage*, si vous entendez mieux, des choses des désirs des êtres et de leurs besoins, que la puissance première accorde à ses créatures; elle est assurée de développer en elles la connaissance des difficultés de ces créations, et par là, leur faire mieux apprécier les propres difficultés qu'elle a dû éprouver elle-même pour constituer l'univers. C'est peut-être de la connaissance de ces difficultés que cette puissance première attend quelque reconnaissance de ses créatures. C'est peut-être par ces essais infinis, sans cesse ébauchés et sans cesse inachevés, de ses créatures, que la puissance première entretient son grand exister d'amour.

L'homme, de son côté, toujours aux prises avec tant de difficultés, aspirant sans cesse un plus heureux succès, et étant sans cesse déçu, parce qu'il ne peut, lui, faible particule d'une si gigantesque puissance, produire assurément ce que l'ensemble de cette puissance produit, ne peut que désirer rentrer en posses-

sion de son état primitif, afin de comparer par le riche album d'images, et historique de ses actions terrestres qu'il emporte avec lui en quittant la terre, combien sont supérieurs et incompréhensibles les moyens d'action de la puissance à laquelle il doit l'exister, et une éternelle admiration.

Vous voudriez détruire l'image typique que vous présente spirituellement votre riche collection en ce genre, pour que vous la copiez à l'état matériel, vous ne pourriez le faire; vous auriez beau tenter de l'entourer, la couvrir d'un nombre plus ou moins grand d'images de la même nature, vous la retrouveriez sans cesse selon vos vœux, telle elle s'est présentée en premier lieu à votre esprit. Pourquoi cela est-il ainsi? Parce que cette image est une création spirituelle immortelle de la puissance première, et non un assemblage de pensées fait par vous à cette intention, ce qui fait qu'elle ne peut être anéantie à volonté..... Il n'en est pas ainsi de la copie que vous en faites matériellement, en ce que vous pouvez entourer, recouvrir et anéantir cette copie, de manière qu'un œil, même le vôtre, ne puisse la retrouver.

Vous comprenez que dans un état éternel il n'en peut être autrement, et que dans un état soumis aux heures de son temps d'existence, tout doit se succéder et disparaître selon les heures de ce temps.

Si dans l'état matériel la terre était éternellement couverte de fruits, de substances nourrissantes, de fleurs, etc., vous ne pourriez vous occuper à la culture de ces choses..... Si vos maisons, vos meubles,

vos vêtements étaient éternels comme les pensées qui les ont créés, vous n'auriez pas besoin d'entretenir les états qui produisent ces choses..... Si vos sciences, vos arts et métiers étaient arrêtés à ce qu'ils ont de bon chacun en eux, vous n'auriez pas besoin d'apprendre autre chose que la seule qui serait la loi de toutes...... Il en serait ainsi dans vos fantaisies, vos modes, vos êtres même. Ce serait une conservation qui exclurait tout changement, qui paralyserait tout espace, et ne laisserait se succéder quoi que ce soit... Cela ne peut être, vous le comprenez, dans l'état matériel, qui est un état de succession de choses; qui est un état d'examen, d'appréciation et de classement de choses.

Si dans l'état spirituel, ce genre de *statu quo* semble exister, il plaît si peu à l'homme, que ce dernier se mêle forcément, comme je vous l'ai dit, aux choses mobiles de la terre qu'il a connues, pour ne pas rentrer dans l'espèce d'engourdissement béatifique qu'il avait subi avant de connaître cette dernière..... C'est pourquoi — selon nos croyances — les deux états se sont utiles l'un à l'autre, sont le soutien et l'entretien de chacun. En ce que l'être spirituel conseille ou produit à l'état matériel ce qu'il ne peut produire à l'état spirituel. En ce que étant encore plus ou moins dépendant des affections terrestres, il continue ses relations avec les êtres de cet état pour leur faire produire ce qu'il ne peut produire dans son état présent, ou tout ce qu'il peut penser *est* aussitôt que pensé.

Voilà, en peu de mots, un aperçu de notre manière d'étudier l'inconnu par le connu...., de certifier le passé comme le futur par le présent. Lorsque vous serez plus initié à ces études, vous ne rougirez pas alors de vous asseoir sur les bancs des étudiants swedenborgiens, parce que vous ne pourrez vous dispenser d'admettre que, pour plonger vos regards dans l'immensité des créations et des lois de la matière, il vous faut pour point d'appui l'état spirituel; et enfin les contrastes pour mieux apprécier le bon et le mauvais, le vrai et le faux, le momentané et l'éternel...., vous ne craindrez pas alors d'être en contradiction avec les sciences humaines qui doivent, par l'examen et non par la foi aveugle, connaître ces études.

D. — Je me permettrai de vous poser la question suivante, comme dernière sur cette étude, ne pouvant moi-même la résoudre?

Vous dites que *l'existence spirituelle*, préexistante à celle matérielle, étant une existence toute de bonheur et de satisfaction pour tous les hommes, ne peut être appréciée par eux faute de contrastes; que cette existence est plutôt une espèce de sommeil, qu'une existence d'activité; pensez-vous qu'il en est de même pour les animaux?

Ont-ils aussi désiré connaître l'état matériel?

Ont-ils besoin de comparer le fouet de l'homme avec la bonté de la puissance première?

Qu'ont-ils fait pour être aussi maltraités par nous?

Pourquoi tant d'autres semblent-ils être destinés à devenir la pâture de l'homme?

R. — Ce n'est pas une simple question que vous nous posez en ce moment, sa complication exige de la traiter par divisions!

Admettant que l'homme, vivant de l'existence spituelle précitée avant de connaître l'existence matérielle, nous devons admettre également que cette préexistence spirituelle est celle de toute la création.

Ne pouvant faire découler l'existence matérielle d'une autre puissance que de la puissance première que nous admettons, nous devons donc admettre, que cette puissance en imposant cette existence à l'homme, a dû l'imposer généralement à toutes ses créations, sans aucune distinction. Car vous devez le penser, il n'eût pas été plus facile au chien ou au cheval,— dans l'état spirituel, — de mieux comprendre, — sans le secours des contrastes, — le bonheur de cette existence, que l'homme qui n'a pu le comprendre.

Vous devez admettre en plus, que la puissance première n'aurait su quoi faire apprécier à l'homme si elle l'avait déposé sur un globe complétement dépouillé de toutes productions, par conséquent de toute existence, telles sont celles des trois règnes et de leur compliquées divisions. Ce sont au contraire les manifestations, et les êtres de cet état, qui doivent faire l'éducation de l'homme, comme de toutes les créatures qui l'entourent. Chacune de ces créations doit donc exister et comparer selon son espèce, son rôle, ses appétits et ses affections.

Le cheval qui n'est organisé que pour manifester les choses de son exister, n'enviera nullement construire une locomotive pour se faire transporter par elle.

Laissons donc les divisions intelligentielles de l'œuvre de la puissance première, ce qu'elles sont, et ne veuillons pas poser des pourquoi, à ce qui s'explique de soi-même.

Par ce préambule, vous voyez que nous admettons que tous les êtres et toutes les productions qui entourent l'homme dans l'état matériel, l'entouraient dans l'état spirituel, et le réentoureront dans ce futur état; qu'ils sont bien les mêmes subissant les mêmes états que lui. Nous voudrions qu'il en fût autrement, que la science de la chimie nous prouverait le contraire; car là où sont les constituants, l'homme en particulier, sont les constituants des êtres de son règne en général.

Cette science, plus que toute autre, peut nous prouver que le matériel et le spirituel ne sont qu'un ; que fluide et matière se forment l'un l'autre, par le seul fait de la descension et de l'ascension, ou de l'agrégation et de la désagrégation ; mais pour nous, nous croyons que l'un *est* l'*autre* dans la chose même qui s'offre à notre optique, et qu'il ne suffit pour certifier cette proposition que de *savoir mettre au point* les choses de cet optique.

Nous admettons également, que la privation de la liberté que l'homme impose aux animaux, ainsi que les brutalités dont il les rend victimes, leur feront

comme à leur maître, prendre en meilleure considération leur état primitif et la juste répartition de la puissance première pour tous.

Nous croyons aussi que s'ils se souviennent des prisons et du fouet de l'homme, ils se souviendront également de ses soins assidus : de ses bons moments de *camaraderie*,— disons-nous,— et qu'enfin de compte, chacun sera fort aise de s'être connu, et supporté dans cette orageuse tempête de la vie terrestre; en ce que chacun aura modifié ses aspirations, et préparé une harmonie de bons rapports au profit de tous (1).

Pour ce qui concerne l'absorption générale des êtres par les êtres dans l'état terrestre, cette absorption, doit présenter à votre esprit un tableau démonstratif de notre proposition des pensées s'entre-absorbant et s'entre-émettant les unes les autres... Étant les unes dans les autres tout en étant les unes hors les autres... C'est la mieux démontrée et la plus grande

(1) Voici ce que le légiste M. Emile Ollivier disait sur ce sujet dans son discours (Discussion de l'Adresse 1865 au Corps législatif) : « Quant on examine superficiellement le monde, tout paraît antagonisme ; quand on l'étudie profondément, tout est harmonie. L'apparence est que forces physiques ou morales, répandues partout, se heurtent pour se détruire. La réalité est qu'elles se heurtent pour se contenir, afin que de leur équilibre résulte l'ordre final.

« La religion et la liberté sont deux flammes qui ne peuvent pas s'éteindre : l'une éclaire les espérances de la cité future ; l'autre les travaux de la cité présente. Elles se réuniront un jour, et alors il y aura une clarté nouvelle et éclatante, dont le monde se réjouira. »

question métaphysique qui existe. Sa connaissance détaillée, n'est pas du domaine de notre intelligence, mais son affirmation est de toute rigueur.

Nous vous dirons seulement que si le hareng est absorbé par le marsouin, celui-ci par le requin, et l'homme par ce dernier, il en est de même des productions de l'été qui sont absorbées par l'hiver, du rocher qui est absorbé par le temps, de l'étang asséché par la trombe, et la trombe par les rayons solaires, etc.

Nous ne voyons, et nous ne pouvons logiquement admettre que ce genre de mouvement, que ce genre de succession des choses, de rentrée et de sortie de chacune du point qu'elle occupe... Absorption compensée par la conservation intégrale de tous, dans tous les milieux, que les êtres forment, entourent et traversent ; ce qui fait qu'il n'y a pour tous dans ces milieux divers que des changements d'états.

Le grain de blé battu, écrasé, mis en pâte, brûlé, absorbé et digéré, n'est pas autre que le grain d'or, dissous, chloruré, étendu d'eau, évaporé à l'occasion, et ne cessant nullement d'être or, or divisé, voilà tout.

Comme une bande de corbeaux est divisée par le plomb du chasseur, et se rassemblent au clocher de leur rendez-vous, l'or et les divisions de toutes choses se rassemblent au grand rendez-vous spirituel.

Ne vous effrayez pas plus de l'absorption que vous faites d'une huître, que de celle que fait la tombe de

votre corps. Si vous vous retrouvez bien tout constitué d'une autre manière, après cette absorption, l'huître se retrouvera de même après son passage dans le grand filtre de la vie, par lequel nous passons tous.

Sachons que ce filtre ne retient quoi que ce soit de notre domaine à son profit, et que ce que nous comprenons le moins dans les grandes lois de la puissance première est ce qui doit exister de mieux.

SCIENCE.

D. — Que pensez-vous, et quel est votre jugement sur les sciences humaines?

R. — Nous les admettons comme étant très-utiles, comme étant l'entretien et l'écoulement de l'existence terrestre ; comme étant la seule instruction religieuse de l'homme.

D. — Qu'a de commun la religion avec les sciences?

R. — La religion est un *résultat scientifique* : l'homme ayant épuisé tous les moyens qui sont en son pouvoir, pour satisfaire à sa soif ardente de produire sans combler ses désirs, ne peut se reposer qu'en admirant ce qu'il ne sait copier !... Admirer, *c'est prier* !... C'est admettre l'auteur de ces merveilles diverses... C'est le remercier de les offrir à nos yeux... C'est s'incliner devant sa puissance (1 et 2).

D. — Avez-vous des sciences que vous préférez ?

R. — Oui, nous voudrions en premier lieu voir l'homme s'étudier lui-même, puis étudier le point d'appui qui le supporte ; les espaces qui l'enserrent dans leurs flancs... Ses besoins et les moyens d'y satisfaire... Sa santé et les moyens de l'entretenir bonne... Ses travaux et les moyens de les alléger... Ses études en tous genres, et les moyens de ne pas

(1) En cela, nous sommes d'accord avec Buffon, dans lequel nous trouvons cette conformité d'opinion sur cette question (t. I, pag. 373-74, éd. 1804) :

« Je suis affligé, dit Buffon, toutes les fois qu'on abuse de ce grand, de ce saint nom de Dieu. Je suis blessé toutes les fois que l'homme le profane, et qu'il prostitue l'idée du premier être, en le substituant à celle du fantôme de ses opinions. Plus j'ai pénétré dans le sein de la nature, plus j'ai admiré et profondément respecté son auteur... Mais un respect aveugle serait superstition. La vraie religion suppose, au contraire, un respect éclairé. »

(2) L'opinion du savant naturaliste sur cette importante question se trouve être celle du soldat libre penseur de notre temps. Le général Garibaldi, dans sa réponse à M. Angiolo, à Pise, en date de Caprera, du 6 décembre 1864, s'exprime ainsi qu'il suit :

« Vous me demandez la meilleure manière d'instruire vos jeunes

les fausser... Dans ce peu de mots, nous nous plaçons devant les sciences physiques : cosmogonique, météorologique et astronomique ; hygiénique et médicale ; des arts et métiers ; et toutes celles se rapportant aux précitées.

Nous ne mentionnons pas celle du jurisconsulte qui rentre dans le domaine de la justice de l'homme... Nous ne citons pas celle de la guerre qui rentre dans le domaine des passions et nom des vertus humaines.

Nous laissons également de côté celle religieuse, qui n'a produit jusqu'à ce jour que de l'orgueil, une ignorance parfaite du sujet de cette science et des troubles excessivement regrettables. Nous admettons toute science qui a pour but non d'ouvrir des appétits nouveaux, agrandir des aspirations irréali-

élèves : il faut les élever dans la religion du vrai... Promenant mes regards dans l'espace, élançant mon imagination dans l'infini, j'y découvre les œuvres du Tout-Puissant, ainsi que l'harmonie mathématique avec laquelle elles y ont été déposées et s'y meuvent. Tout cela m'annonce l'existence du Régulateur... Animé de cette foi, ne pouvant pas circonscrire mon être dans une existence matérielle qui me répugne, et voulant satisfaire l'instinct inné de l'immortalité de l'âme, j'aime à planer dans la pensée qui ennoblit et qui fait du bien, à savoir que mon esprit, infiniment petit, pourrait faire partie de l'Esprit, infiniment immense, qui préside à l'univers, et ici je ne dogmatise pas, je formule ma croyance ; e si l'on m'apprend quelque chose de mieux, je m'empresserai d'y croire. »

GARIBALDI.

(*Unità italiana*).

sables, transmuer l'état spirituel dans l'état matériel; mais qui devrait tenter sans cesse d'adoucir les pénibles travaux de l'homme; offrir à ses appétits des satisfactions raisonnables, élargir ses connaissances sur toutes choses, sans surcharger sa mémoire d'observations inutiles, le rendre juste, honnête et fraternel, moins faire accuser sa sociabilité, envier moins le commandement et conserver mieux sa dignité.

Les sciences sont pour nous des pensées succédant et complétant des pensées sortant de tout pensorum, et n'excluant aucun être de la grande académie universelle des êtres.

Le fou dans son cabanon, l'idiot sur son siége, le crétin sur ses béquilles, le grossier charretier sur la route, l'ignorant laboureur dans son sillon, sont pour nous les égaux des premiers prix de Rome, des conservatoires et des académies scientifiques; ils sont autant de fragments *nécessaires* de la grande science humaine; chacun est un chiffre du grand total, est enfin, un apport au grand entrepôt universel.

FAMILLE, SOCIÉTÉ

D. — Que pensez-vous de la famille et de la société en général? Des rapports, des droits, et des devoirs des hommes entre eux?

R. — Cette question est trop étendue pour être traitée à fond dans ce court entretien ; nous allons seulement l'étudier superficiellement.

La famille et la société matérielle en général peuvent être le produit de l'accouplement de deux êtres, c'est à cette intention que la puissance première a créé le mâle et la femelle; c'est-à-dire deux travailleurs à cette œuvre qui ne pourraient connaître ce qu'ils sont, et ce qu'ils peuvent produire, s'ils ne produisaient pas ensemble l'œuvre précitée. Cette œuvre est tout une étude pour eux de l'éclosion, de l'extension, des besoins et des puissances du sujet qu'elle produit... Elle est tout une étude, des amours, des joies, des difficultés et des déceptions qu'offre son résultat général. C'est un abrégé d'histoire, c'est une appréciation, c'est un exemple, c'est enfin un décalque des enfantements de la puissance première; nous ne traitons là que de la famille humaine; car, beaucoup de familles dans le règne animal semblent ne pas être soumises à ce genre d'accouplement; comme nous l'avons dit précédemment.

Nous répétons que l'état matériel, est créé par

cette puissance, et imposé à l'homme, avec ses contrastes douloureux pour former l'instruction de ce dernier et lui faire connaître le bon, le vrai et le durable en toutes choses. Ces contrastes forment une dualité des plus compliquée de rapports et d'activité, rapports et activité qui commencent en premier lieu chez l'homme et chez la femme, et qui, appréciés très-froidement, dépouillés de toute partialité pour l'un et l'autre sexe, ne nous font connaître qu'une union : une sympathie d'aspiration et d'affection, qui semblent n'exister que pour l'ensemble de l'acte de reproduction de leur espèce, ou, comme nous le disions tout à l'heure, que pour mettre en activité l'étude qu'ils doivent faire du développement et de l'entretien de la reproduction matérielle de leur espèce.

Si nous voyons les couples commis à cet effet ne faire qu'un, d'accord, d'aspiration et de concours à cette production ; nous voyons par contraste généralement succéder à cet accord, à ces aspirations et à ce concours, le trouble, l'inquiétude et l'esclavage... La femme n'éprouve plus les mêmes besoins à l'égard de l'homme... Ce dernier cède volontiers la part d'amour qui lui est retirée au petit être dont la tête prend la place de la sienne sur le sein de son épouse... L'amour des deux se fond alors réciproquement dans celui qu'ils conçoivent pour ce nouveau compagnon d'infortune, et chacun concourt selon ses puissances à adoucir le plus qu'il peut cette entrée au pénible état matériel.

Tous les degrés d'âge et de développement par lesquels passe cet être, sont autant de pages instructives des difficultés, des soins, et de l'amour immense que la puissance première a dû connaître et répandre sur ses créatures en général! Cette étude aide l'homme à apprécier les richesses d'harmonie de la création, les classements méthodiques, l'éternel entretien et les flots de vie répandus par la puissance première sur l'univers!

Nous nous rendons compte de la création de la famille et des nationalités par l'étude du fœtus passant à l'état matériel auquel en succède un autre, puis un troisième, un quatrième, et plus même. La famille se trouve être ainsi en germe, elle est divisée et ensemencée à nouveau, puis à nouveau encore, et crée le groupe. Le groupe crée la bourgade, la ville et la nationalité. Chaque fraction de ces créations diverses crée des droits et des devoirs ; droits et devoirs restreints ou étendus selon les nombres et les rapports.

Les droits et les devoirs de l'enfant envers ses introducteurs à l'état terrestre, ne sont pas les mêmes que ceux des groupes et des nationalités ; ces droits et ces devoirs sont en rapport avec les appréciations, les classements et les besoins de chacun ; ils sont ce que nous les voyons aujourd'hui, semblables aux flots de la mer, toujours changeants et sans cesse se succédant les uns aux autres.

D. — Dans cette introduction à l'état matériel, admettez-vous que l'être qui en est le sujet, nomme père et mère ses introducteurs à cet état.

R. — Nous n'avons pas l'habitude de disputer sur les mots ; ceux de père et de mère nous conviennent comme étant en usage, quoique nous n'admettions dans l'acception rigoureuse de ce mot, qu'un seul père et qu'une seule mère dans la création en général, qui sont la puissance première et sa féconde création.

Nous préférons, pour être logiques entre nous, le nom de frère à celui de père ; mais nous laissons résoudre cette question au choix des étudiants.

D. — Comment introduisez-vous les enfants à l'état matériel ?

R. — Par un simple remercîment fait en commun à la puissance première qui remet à nos soins leur garde ; nous la prions de nous éclairer et de nous conduire dans l'introduction et la production complète à cet état, de cet envoyé de sa part.

D. — Quelle instruction religieuse lui donnez-vous ?

R. — La nôtre, qui est celle décrite dans les Évangiles du XIX[e] siècle (1), nous lui laissons, en âge d'en apprécier d'autres, la liberté d'un meilleur choix.

D. — Que lui enseignez-vous en devoirs sociaux ?

R. — D'aimer ses frères, et de toujours prendre la place de ceux qu'il accuse avant de prononcer contre eux ; de les traiter comme il voudrait être traité lui-même !

(1) Voir les *Saints-Évangiles au tribunal de la Raison humaine*, t. VII[e] de l'ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE.

D. — Comment voyez-vous les nations étrangères?

R. — Comme des frères du premier lit, comme des membres de la seule famille existante.

D. — Les peuples de couleurs et ceux à l'état sauvage, sont-ils aussi pour vous des frères ?

R. — Oui, des frères qui méritent à un plus haut titre notre affection, en ce que mal vus et privés d'une partie des jouissances qui font notre bonheur, ils ont droit à une plus grande somme de notre amour.

D. — Comment traitez-vous les animaux domestiques ?

R. — Comme des créatures sortant de la même source que nous, comme des compagnons du triste voyage que nous faisons au sein des douleurs terrestres, comme des êtres plus fortement affectés que nous par les privations des choses de cet état, et comme chargés doublement de supporter leurs misères et de partager les nôtres.

D. — Que pensez-vous des gouvernements politiques ?

R. — Ce que leur conduite donne à penser : s'ils aiment sincèrement les peuples, nous agissons de réciprocité envers eux.

D. — Et les lois humaines, comment les appréciez-vous ?

R. — Comme elles doivent l'être, comme des forces perfectibles, selon les temps et les êtres qu'elles doivent dominer. Nous les respectons et nous nous soumettons à leurs rigueurs plus ou moins justes.

D. — Admettez-vous le mariage ?

R. — Nous l'admettons comme union libre des cœurs, et non comme enchaînement forcé. Nous admettons également les lois qui protégent l'avenir des enfants issus de ces unions, sans pour cela admettre qu'un enfant privé d'amour filial puisse prétendre aux droits des successions de ses introducteurs à l'état terrestre.

D. — Admettez-vous l'indissolubilité de ces unions ?

R. — Nous la voudrions possible, mais nous préférons voir deux cœurs qui se sont aimés tendrement, se séparer à l'amiable, que de se haïr et se tromper ; ce qui arrive forcément, étant tenus de s'appartenir par des lois qui sont par ce fait plus favorables au désordre qu'aux bonnes mœurs de ces unions.

D. — Si vous n'admettez pas d'intermédiaires entre la puissance première et ses créatures, vous ne devez pas faire sanctionner ces unions par l'Eglise ?

R. — Nous prions la puissance première nous-mêmes de les sanctionner ; puis nous nous soumettons aux lois établies à ce sujet.

D. — Je vois que les temples ne sont pas en faveur auprès de vous?

R.—Ce sont les desservants de ces temples que nous évitons, et non ces lieux de réunions, de méditations et de reconnaissance religieuse. Nous préférons voir l'homme honorer les beautés de l'œuvre de la puissance première, que celles des ouvrages des hommes. Les professeurs religieux de toutes les religions, ont trop spéculé sur la miséricorde de la puissance

première, et sur la confiante ignorance des hommes, pour commander notre respect, nos temples favoris, sont la nature et le foyer domestique.

D. — Admettez-vous les hiérarchies en gouvernements de tous genres ?

R. — Si vous entendez par hiérarchie la succession forcée de l'enfant dans les attributions de son père, nous ne l'admettons pas.

Si vous entendez par hiérarchie le chef et le subordonné, nous l'admettons.

Le savoir, le mérite et l'affection acquis sont pour nous les commandants toutes choses de ce genre.

D. — Votre confiance dans les hommes va-t-elle jusqu'à leur accorder le pouvoir de disposer de vos moyens d'action, de votre fortune et de votre vie?

R. Nous n'accordons ces droits à personne en vue des responsabilités qu'ils comportent, nous désirons que chacun ait le droit de discuter ces questions : qu'elles soient votées, et que la majorité encoure les responsabilités qui y sont attachées.

CONCLUSION.

D. — Ainsi nous concluons qu'en cosmogonie religieuse vous admettez une puissance première que

vous ne personnifiez pas quant à sa forme à l'imitation des professeurs religieux, mais cependant qui pour vous a été et sera éternellement le centre d'action de tout ce qui existe (1) ?

R. — Oui.

D. — Nous concluons également qu'en cosmogonie matérielle, vous admettez que les globes, les éléments, les êtres et toutes les productions connues sont le fait d'une condensation de lumière, lumière pensant et agissant selon les lois qui président à tous besoins ?

R. — Oui.

D. — Que toutes substances et toutes formes matérielles sont et spirituelles et matérielles, puisque la matière n'est qu'une condensation spirituelle ?

R. — Oui.

D. — Qu'il existe pour toutes choses matérielles

(1) M. L***, étudiant swedenborgien, argumente sur cette proposition, prévoyant qu'elle fera naître l'idée que la puissance première, telle nous la présentons, sera regardée être l'auteur de tout ce qui existe, ce qui rentrera dans les vues du panthéisme, a réponse suivante lui est faite par l'auteur de ces propositions :

« Pour en revenir au principal sujet de votre lettre, je vous dirai que vous avez fort bien retenu la proposition en question, et vous me facilitez de l'étendre, afin que d'autres comme vous ne puissent l'argumenter.

« Lorsque je dis que la puissance première est le centre d'action de tout ce qui existe, je ne prétends parler que de son action sur les formes et les existences qui, comme celles de l'homme, ne sont complètes et ne peuvent vibrer que par cette impulsion

naturellement une préexistence et une surexistence indéfinissables dans notre état présent?

R. — Oui.

D. — Que les êtres en général ont une certaine somme de libre et de non-libre arbitre, qu'on ne peut mathématiquement limiter?

R. — Oui.

D. — Que l'existence de tout ce que voient nos yeux n'est qu'une vibration et une succession des pensées constituant toutes formes?

R. — Oui.

D. — Vous n'affirmez pas les ductibilités, les étendues ni les intervalles des choses de l'univers.

R. — Non.

D. — Vous vous rendez compte d'un mouvement spirituel créant des apparences d'espace, mais au ond n'étant qu'une espèce de roulement sur elles-

première, point de départ et *centre de toute vibration*. Mais j'admets que l'homme peut faire de cette force comme tout mécanicien peut faire de celle de la vapeur : l'appliquer à toutes les choses de ses créations.

« La puissance première, tout en ayant donné le coup de pied newtonien aux choses de son domaine, a, nous le croyons, permis aux choses de ce domaine certaines manifestations non contraires à ce coup de pied, manifestations ne pouvant rivaliser avec sa force et sa durée; mais n'en faisant ressortir qu'avec plus de démonstration sa puissance. Ainsi, il est entendu que la puissance première est le centre et le point de départ de tout mouvement ; mais que les créations de cette puissance font l'application de ce mouvement aux choses de leur existence, tout en restant soumises aux lois imposées à chaque fraction de ce mouvement. »

mêmes de toutes choses, et le fait d'une continuelle sortie et de rentrée dans chaque centre d'action des constituants ces actions; ou ce qui est tout un, qu'il n'y a que des pensées sortant et rentrant les unes dans les autres, sans tenir d'autres espaces que ceux qu'elles occupent présentement ?

R. — Vousavez compris; nous nous en réjouissons.

D. — Vous n'affirmez pas que la puissance première ne crée pas continuellement?

R. — Nous ne pouvons affirmer cette proposition; mais nous n'entendons pas par elle faire retourner en arrière cette puissance de prescience absolue; c'est-à-dire la faire anéantir ou ajouter quoi que ce soit à ses créations antérieures. Nous admettons que tout ce que crée cette puissance est la perfection même !

D. — Vous n'admettez pas alors le retour dans l'état matériel ?

R. — Sur le même globe, *non!* Spirituellement à titre de conseiller et d'agent à l'occasion, *oui.* Nous regardons le corps matériel comme étant un vêtement à la disposition des esprits dégagés de la matière. Faculté de disposition qui a enfanté les croyances aux possessions et aux réincarnations matérielles. Nous avons traité de cette importante question dans nos autres ouvrages, et plus particulièrement dans nos *Méditations d'un penseur*, article l'Ange et l'Homme terrestre.

D. — Vous dites que tout ce que crée la puissance première est la perfection même. Est-ce que l'homme est un être parfait ?

R. — Oui, dans sa création spirituelle; mais non dans sa création matérielle; création matérielle par laquelle lui est accordé le classement de ses pensées; l'homme est dans ce classement, comme l'étudiant en musique qui avant de toucher, en artiste, son instrument, en touche très-longtemps en aspirant désespéré.

D. — En gouvernements, lois sociales, religions, vous vous en tenez?

R. —A la liberté individuelle, fondue dans la liberté collective : la liberté et la responsabilité sont trop *logiquement* unies pour que l'une puisse exister sans l'autre. Que pouvons-nous devoir, que nous n'ayons la liberté de souscrire : nous subissons en protestant ce qui nous est imposé par la force; nous acceptons avec reconnaissance ce qui nous est accordé avec amour et justice.

D. — Vous n'êtes pas partisan de la guerre?

R. — Nous la redoutons comme on redoute la tempête; mais nous comparons le courroux des hommes à celui des éléments. L'état terrestre, nous le répétons, n'étant qu'une dualité *méthodique de contrastes de cette nature*, nous ne pouvons qu'aspirer de passer à une étude moins pénible.

Nous n'osons croire à la perfection de l'état matériel, puisque la nature de cet état est l'imperfection même, est le contraste de la perfection, qu'il est créé et imposé aux divisions de la puissance première par cette puissance même, comme les berges sont imposées aux fleuves, l'hiver au printemps, la chute des feuilles à la floraison.

Cet état est pour nous les ténèbres qui nous voilent la lumière, le doute qui nous prive de la certitude, la déception qui répond à l'aspiration ! Nous divisons donc en deux études très-distinctes toutes nos recherches. Nous palpons en tous les sens la matière pour en mieux connaître le spirituel.

Nous vous renvoyons à cet effet à notre bibliothèque manuscrite, que ne consultent que ceux qui ont passé par toutes les phases de nos études. Bibliothèque qui est l'entrepôt de connaissances le plus péniblement acquises ; mais aussi qui est la plus consolante conquête de l'esprit humain, plongé dans les ténèbres de l'état matériel.

Nous RÉSUMONS une deuxième fois, dans les lignes suivantes, nos études, désirant joindre le laconisme à la clarté :

1° En THÉOSOPHIE et en THÉOLOGIE, n'admettre et ne voir Dieu que dans la puissance première de toutes choses ;

2° En COSMOGONIE, ne voir l'état primitif de la matière que dans la lumière, les couleurs et les aromes ;

3° En PHYSIQUE, n'admettre que la vie corpusculaire divisée par affinités et hétérogénéités ;

4° En MÉTAPHYSIQUE, ne voir la vie corpusculaire composée que de pensées et de locomotion de pensées ; pensées vibrant et se manifestant éternellement par des états ou des *phases* sans cesse

différents...; pensées restreignant ou étendant les formes par leur adjonction ou leurs disjonctions ; ou, ce qui est peut-être plus exact pour l'homme, par des *modifications des sens appréciateurs de ce dernier* ;

5° En SPIRITUALISME, n'admettre que des conditions de phases de la vie éternelle. En MATÉRIALISME, n'admettre que les mêmes conditions de phases différentes ;

6° En ensemble de PHYSIQUE, de MÉTAPHYSIQUE, de SPIRITUALISME et de MATÉRIALISME, reporter toute étude sur la pensée qui, elle seule, manifeste et et impressionne l'optique et les sens appréciateurs, par les successions de ses phases différentes ;

7° Ne voir dans l'ÉCLOSION DES GERMES qu'une des myriades des phases de la vie ;

8° Ne voir dans la DÉCOMPOSITION DES CORPS ou des formes qu'une semblable phase de la vie ;

9° Ne voir dans la MULTIPLICATION DES FORMES d'une même espèce que des manifestations divisées différemment d'un même être ;

10° Ne voir dans l'HOMOGÉNÉITÉ et l'HÉTÉROGÉNÉITÉ des pensées, ou, ce qui est tout un, dans ce que nous nommons le *bien* et le *mal* que deux constituants la comparaison, qui, elle seule, détermine les sensations des êtres..., comparaison qui — pour nous — entretient, si elle n'est pas la vie ;

11° Ne voir dans le CIEL et dans l'ENFER, ou la joie et

la douleur, que des extensions ou des compressions de la vie;

12° Ne voir dans les ANGES, les ESPRITS et les HOMMES que des phases plus ou moins appréciables, des successions des constituants les êtres;

13° Ne voir dans le PROGRÈS que les besoins du passé, demandant au présent ce que contient le futur éternel;

14° En RELIGION, éloigner le prêtre de l'autel et surtout du gouvernement des hommes;

15° En GOUVERNEMENT, n'admettre que la volonté collective,

16° En JUSTICE, frapper doucement, avec recours à la Justice de la puissance première;

17° En SCIENCES, voir ce qu'on a appris et ce qui reste à apprendre;

18° En NATIONALITÉS, rechercher l'union;

19° En FAMILLE, beaucoup d'amour;

20° En AMOUR SEXUEL, pudeur, sincérité et fidélité;

21° En RAPPORTS COMMERCIAUX, honnêteté;

22° En RAPPORTS D'AMITIÉ, prudente franchise;

23° En PROPOSITIONS RELIGIEUSES, philosophiques et de tout ordre, expertise;

24° En RELATIONS D'ÉTUDES, liberté et pas d'enthousiasme;

25° En RELATIONS DOMESTIQUES, réciprocité d'égards;

26° En RELATIONS DE TRAVAIL, droits à chacun;

27° En DIGNITÉS et HONNEURS, l'adhésion du plus grand nombre.

Paris. — Typ. L. Guérin, 26, rue du Petit-Carreau.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

qui se trouvent aux mêmes adresses.

ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS, ouvrage contenant les preuves irréfragables de la faculté que les somnambules magnétiques ont de voir des décédés et de converser avec eux, etc., etc. 1848-54, 3 forts vol. in-18 (2e tirage) 1860... 15 fr.

MAGIE MAGNÉTIQUE, ou traité historique et pratique de fascinations, de miroirs cabalistiques, d'apports, de suspensions, de pactes, de charmes des vents, possessions, envoûtements, sortiléges, nécromancie. 1851, 1 vol. grand in-18, 2e édition revue et annotée, 1858........................... 7 fr.

SANCTUAIRE DU SPIRITUALISME, étude de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase. 1 fort vol. in-18, 2e édition, 1853............ 5 fr.

LE MAGNÉTISEUR SPIRITUALISTE, journal de l'ex-société des *Magnétiseurs spiritualistes de Paris* (reste peu d'exemplaires). 2 vol. grand in-8°, 1849-51................. 6 fr.

LE GUIDE DU MAGNÉTISEUR, ou procédés magnétiques d'après Mesmer, Puységur et Deleuze, etc. (Épuisé).

TRAITEMENT DES MALADIES, par l'extatique Adèle Maginot. Études sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus connues et les plus usuelles, avec diverses méthodes de magnétisation. 1 vol. in-18, 1851..................... 2 fr. 50 c.

LUMIÈRE DES MORTS, ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes, dédiées aux libres penseurs du XIXe siècle. 1 fort vol. in-18, 1851........................... 5 fr.

ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE. 7 vol.. 21 fr.

RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE, par les Esprits Galilée, Hippocrate, Francklin, etc., sur Dieu, la préexistence des âmes, la création de la terre, l'astronomie, la météorologie, la physique, la métaphysique, etc. 1856, 1 vol. in 18......... 5 fr.

ÉTUDES SUR L'HOMME. 1858................. 1 fr.

MÉDITATIONS D'UN PENSEUR, ou Mélanges de philosophie et de spiritualisme, d'observations, d'aspirations et de déceptions. 2 vol. in-18, 1860..................... 10 fr.

LETTRES ODIQUES MAGNÉTIQUES du chevalier de Reichembach, traduites de l'allemand, suivies des appréciations de l'auteur des *Arcanes*. 1 vol. in-12, 1853................ 1 fr. 50 c.

ABRÉGÉ DU TRAITÉ DES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER, d'Emmanuel SWEDENBORG, publié et annoté par L.-A. Cahagnet, 1 fort vol. in-18, 1855.................... 3 fr. 50 c.

Paris. — Typ. L. Guérin, 26, r. du Petit-Carreau.